

@

**UNE VISITE
AUX MEI-FA
et autres nouvelles**

traduites par
Maurice VERDEILLE

Une visite aux mei-fa
et autres nouvelles

à partir d'

extraits d'ouvrages chinois traduits

par **Maurice VERDEILLE (1875-1940)**

et parus au

Bulletin de la Société d'Études Indochinoises, Saïgon,

1921, pages 5-37 ; 1923, pages 67-90 ; 1926, pages 39-58.

Mise en format texte par
Pierre Palpant

www.chineancienne.fr
février 2014

TABLE DES MATIÈRES

[Une visite aux mei-fa](#). Traduction du Koang-tong-sin-liao-tchai.

[Le monastère de la montagne Ou-Tai en révolution](#). Extrait par l'éditeur des Siao-siao-chouo du livre intitulé Liang-Shan-Po.

[Fa-tche \(Le fou des fleurs\)](#). Texte des Siao-siao-chouo.

[Un tou-ti cupide](#). Traduit du Yuê-tong-sin-liao-tchai.

[L'eunuque Tch'en-Lin](#). Traduit sur le texte des Siao-siao-chouo.

[Itinéraire & cérémonial suivis par les ambassadeurs du royaume d'Annam](#)
lors de l'offrande tributaire à la cour de Chine, en 1755.
Extrait du recueil intitulé Ting-Yu-Kang-Pi-Ki (ou Mémoires
de la balustrade d'ou l'on écoute tomber la pluie)

UNE VISITE AUX MEI-FA

Traduction du 廣東新聊齋 Koang-tong-sin-liao-tchai ¹

@

Tchao Koei-fang était un étudiant retour d'Europe, où il avait obtenu le diplôme de fin d'études à l'École des Mines.

Il avait reçu l'ordre de se rendre dans la province de Canton pour y effectuer des recherches minières ; c'est dans ce but qu'il alla un jour à la sainte montagne de Lo-feou-shan ; c'était au début du printemps ; les fleurs des mei commençaient à poindre des tiges encore couvertes de givre. Assis sur une mule dont il avait abandonné la bride, il laissait ses regards errer à droite et à gauche du chemin pénible et montueux qu'il suivait. Les pensées poétiques se présentaient aussi nombreuses à son esprit que les merveilles à ses regards. Cette montagne ne le cédait en rien au mont Liang-Fou et les vers qu'il composait égalaient les Liang-Fou-In 梁父吟. ²

Tout plaisir faisant trouver le temps moins long, le soleil se coucha derrière les monts de l'Occident sans que Tchao s'en aperçut. Il ne revint à lui qu'au moment où d'épais nuages eurent dérobé à ses yeux toute trace de sentier. Son intention première était de se rendre au belvédère où perchent les grues pour y passer la nuit. Perdu dans ce brouillard dont se couvrent le soir les hautes montagnes et qui sert de voile aux assemblées des Immortels qui s'y réunissent d'ordinaire, Tchao ne put trouver le belvédère. Désorienté, il marcha droit devant lui s'enfonçant de plus en plus dans l'inconnu.

Il commençait presque à maudire la beauté de ces sites qui avaient captivé son esprit de poète quand, tout à coup, dans une éclaircie

¹ Bulletin de la Société d'Études Indochinoises, Saigon, 1921, pages 13-20.

² Liang-Fou est une montagne sise à l'ouest de Sui-tay-hien au pied des monts Tay-shan au Shan-Tong. Il existe une pièce de vers chantés intitulée Liang-Fou-In 梁父吟 ou soupirs rimés de Liang-Fou. Cette pièce de vers faisait les délices du fameux Tchou Kouo-liang, ministre des Han à l'époque des trois royaumes. (181 à 234 ap. J.-C.)

Une visite aux mei-fa et autres nouvelles

passagère, il aperçut une vieille maison située au milieu d'un bosquet de mei en fleurs.

Ce site était si ravissant qu'il crut avoir devant lui le beau tableau peint par Ly Ing-Kieou intitulé : Demeure des mei-fa ¹.

Pensant que cette demeure était celle d'un philosophe renommé, il descendit de la mule, qu'il attacha à un pied de mei. Mais, chose curieuse, plus il s'approchait de cette maison, plus celle-ci lui semblait belle ; quand il arriva devant la porte il fut fort étonné de voir un portique de toute beauté. Il se dit que cette maison que, tout d'abord, il avait prise pour une masure, devait être la retraite d'un riche misanthrope. Saisissant l'anneau de cuivre il frappa.

— Qui est là ? demanda une voix argentine.

— Une personne perdue dans le brouillard, répondit Tchao.

Les verrous grincèrent et la porte s'ouvrit ; une gentille servante parut devant lui ; sa robe, de couleur cendrée, était parsemée de fleurettes de mei ; sa chevelure était noire et luisante comme l'aile du corbeau ; sur son front s'étalait une frange de cheveux taillés avec art.

¹ Ly Ing-Kieou : 李營邱. Peintre fameux qui vivait sous les Song, vers 960 ap. J.-C. Son vrai nom était : Ly Tchéng.

Il descendait de la famille impériale Tang. Quand la dynastie Tang fut renversée, il quitta la capitale et s'installa à Ing-Kieou au Shan-Tong, d'où son nom : Ly, de Ing-Kieou. Les Japonais le nomment Ri-Sei. Il échappe au reproche que les Européens font aux peintres chinois de ne pas tenir compte de la perspective. Il excellait dans l'art de la perspective, à tel point que sur un pied carré d'étoffe il faisait tenir dix mille ly de terrain. Rien de conventionnel dans ses œuvres, c'est la nature telle qu'elle est. Les monts suivent les monts à l'infini, les pagodes et les monastères émergent de ces bosquets d'où on voit couler les sources. Nous sommes loin des peintures chinoises plates comme un mur ! Ce peintre malheureusement n'a pas été égalé. Son petit-fils collectionna les peintures du grand-père vers 1036, de sorte qu'il fût impossible à ceux qui voulaient le prendre pour modèle d'avoir des originaux : ils travaillaient sur de grossières copies du maître.

Le catalogue Suan-ho-houa-pou cite 125 de ses peintures comme se trouvant dans la collection impériale au XII^e siècle. Toutes sont des paysages ou des études de rochers, montagnes et arbres. Si nous nous sommes étendus un peu longuement sur ce peintre c'est parce qu'il fut le seul des peintres chinois dont le style se rapproche le plus de celui des Européens. N'oublions pas en terminant de dire qu'il ne fut pas seulement peintre, il fut aussi un fort buveur ! Ce n'est qu'en état d'ébriété qu'il composait ses plus beaux tableaux : ses amis en profitaient ! Quand ils désiraient une de ses œuvres, ils le soûlaient. — Il mourut dans un accès de delirium tremens !

Une visite aux mei-fa et autres nouvelles

La servante, un gracieux sourire sur les lèvres, l'invita à entrer ; elle lui demanda ensuite :

— Qui êtes-vous, noble visiteur ?

— Je suis Tchao-Koei-Fang, répondit le jeune homme, captivé par la beauté des mei-fa, je me suis égaré dans le brouillard.

Quand Tchao fut assis, la servante lui offrit une tasse de thé odorant. En le dégustant, ses regards furent frappés par la beauté des murs de cette demeure qui, dès l'abord, lui parurent être en marbre poli.

Cependant, après examen, il vit qu'ils étaient en blocs de cristal ; les meubles eux-mêmes étaient diaphanes et vaporeux ; son étonnement était extrême.

— Quel est le maître de céans ? demanda-t-il.

La servante ouvrait déjà la bouche pour lui répondre, quand une jeune fille, habillée de soie mauve, fit son apparition ; marchant à pas menus en frappant le sol de ses « lotus dorés », elle vint se placer près du jeune homme. Un suave parfum se dégageait de sa personne, elle semblait âgée d'une vingtaine d'années. Seules les Immortelles doivent avoir une figure semblable à celle de cette fille. Tchao fut fort troublé ; il crut effectivement voir une Immortelle ; se levant aussitôt il lui fit un profond salut en disant :

— Pauvre égaré, je devrai à votre hospitalité, la bonne fortune d'échapper aux dents et aux griffes des tigres. Il faut que le bonheur que m'a réservé le Ciel ne soit pas petit ! Qui êtes-vous, noble sœur aînée ?

— Faites taire votre curiosité, noble hôte ; le seul fait de me voir habiter seule en ces lieux doit vous suffire pour vous prouver que je dois être d'une nature différente de celle des hommes ! Puisque le Destin vous a conduit jusqu'ici, conservez votre esprit tranquille et votre visage serein.

S'adressant à la servante, elle ajouta :

Une visite aux mei-fa et autres nouvelles

— Notre hôte vient de loin ; la marche a dû aiguïser son appétit. Je regrette que notre demeure soit si loin de tout endroit habité ; il nous est impossible de lui offrir une tasse de vin chaud.

Servez-lui les fruits conservés dans le miel ; demain nous pourrons mieux nous acquitter de nos devoirs d'hôtes.

La servante obéit en souriant ; elle disposa sur une de ces tables de crystal des oranges, des poires et une foule d'autres fruits confits dans le miel. Le jeune homme les trouva suaves et délicieux.

Quand Tchao eut terminé son repas, qui, en d'autres circonstances, lui eût paru plus que léger, il fut tout étonné de se trouver aussi rassasié qu'après le meilleur des festins.

La lune brillait maintenant de tout son éclat, ses rayons se jouaient à travers le feuillage qu'agitait une légère brise, à travers ces murs transparents, il apercevait les fleurs des mei-fa.

La jeune servante rompit soudain le silence :

— Cette demeure, noble hôte, est-elle des mei-fa, puisqu'un heureux destin vous y a conduit, nous allons passer cette nuit de notre mieux. Si vous le trouvez agréable, je vais vous chanter ma plus belle poésie.

— Ce sera un régal pour mon esprit porté naturellement à la poésie, répondit Tchao.

La servante commença, les sons qui sortaient de son gosier étaient des plus harmonieux ; on aurait dit que cent langues se remuaient à l'aise dans cette bouche mignonne comme une rose aux premiers rayons du soleil. La symphonie qu'entendaient les oreilles de Tchao n'était écrite en aucun recueil. Elle avait fini son chant et le jeune homme écoutait encore immobile comme un Boudha !

La jeune maîtresse des céans ordonna ensuite à la servante d'aller chercher les couvertures destinées à leur hôte ; elles se retirèrent aussitôt après pour lui permettre de dormir s'il le pouvait.

Une visite aux mei-fa et autres nouvelles

Tchao venait de s'étendre sur le divan en marbre poli, quand il entendit un froufrou de soie et vit la jeune fille venir se coucher doucement près de lui.

— Vous êtes sans doute une Immortelle, demanda Tchao, serai-je un nouveau Lieou-Yuen ¹? Pourrai-je habiter longtemps en ces lieux ?

— Noble hôte, répondit la jeune fille en riant, vous n'êtes point l'hôte de T'ien-tai et moi je ne suis pas une immortelle !

¹ Voici le fait auquel fait allusion le Dormeur de la Montagne : Lieou-Yuen 劉阮 sont deux personnages qui se nomment respectivement : Lieu-Tchéu 劉晨 et Yuen-Tchao 阮紹. Ils vivaient sous l'empereur Ming-Ti des Han 58 à 75 ap. J.-C. Un jour, ils partirent ensemble cueillir des simples sur les monts T'ien-tai. S'étant égarés, ils errèrent à l'aventure après avoir épuisé leurs provisions. Torturés par la faim, ils levèrent leurs yeux au ciel, ce qui leur permit de voir au sommet de la montagne un pêcher couvert de fruits. Après s'en être rassasiés, ils redescendirent vers le bas de la montagne où ils trouvèrent, au milieu des hautes herbes, un bol renversé d'où s'échappait du riz au chènevis. 胡蘇 « Voici des traces humaines, se dirent-ils ; non loin d'ici doit se trouver une habitation. » Ayant grimpé sur un monticule, ils firent soudain la rencontre de deux belles jeunes filles qui, sitôt qu'elles les aperçurent, les appelant par leurs noms et prénoms, leur dirent :

— Pourquoi arrivez-vous si tard ?

Elles les conduisirent à leur demeure. Ces jeunes filles étaient parées de bijoux rares et revêtues d'habits précieux. Leurs lits étaient voilés par de fines moustiquaires relevées sur le devant avec des colliers de perles fines. Nul homme n'habitait dans cette demeure. Elles leur servirent aussitôt un repas se composant de riz au chènevis et de viande de mouton. Ces mets avaient une saveur extraordinaire. Tandis qu'ils causaient en buvant du vin doux, quelques invités entrèrent tenant dans la main trois ou cinq pêches, en entrant ils félicitèrent les nouveaux venus qu'ils appelaient gendres !

Après s'être enivrés de plaisirs célestes, le soir venu, tous se retirèrent. Seuls restèrent Lieou et Yuen qui, après avoir fait les cérémonies que font les nouveaux époux, habitèrent sur ces hauts lieux durant cinq mois environ. La température qui régnait sur ces sommets était celle du 2^e et 3^e mois ; les oiseaux les récréaient de leur plus beau concert.

Un jour les deux égarés demandèrent aux jeunes filles la permission de rentrer à leur village.

— Vous habitez en ces lieux où règne le bonheur, vous avez partagé la couche des Immortelles : vous voulez, malgré cela, nous quitter ? Il faut que les racines de vos péchés soient fort profondes !

Là-dessus elles entonnèrent un chant plaintif et les reconduisirent en chantant à l'entrée de la caverne dont l'ouverture donnait sur le grand chemin.

Rentrés dans leur village, personne ne les reconnut et ils ne reconnurent personne. Dans leur maison habitaient leurs petits enfants à la septième génération.

Fort surpris, ils questionnèrent. Ceux-ci leur apprirent qu'ils avaient entendu dire par leur père qu'un de leurs ancêtres éloignés, étant un jour parti cueillir des simples sur les monts T'ien-tai n'était jamais revenu.

Après s'être concertés, les deux amis décidèrent d'aller rejoindre les deux jeunes filles, mais ils ne purent retrouver le chemin de la caverne !

La 8^e année de l'époque Tai-Kan des Tsin, 288 ap. J.-C., ils disparurent sans laisser de traces.

Extrait du dictionnaire biographique 尚友錄 Chang-yeou-Lou.

Une visite aux mei-fa et autres nouvelles

Avant peu, tout vous apparaîtra clair et brillant ! En attendant bannissez toute crainte de votre esprit.

Qu'il vous suffise de savoir, ami lecteur, qu'après avoir bu aux deux moitiés de la gourde du plaisir ¹, un esprit leur ferma lentement les paupières ! En s'endormant, Tchao serra amoureusement la jeune fille dans ses bras ; nulle force humaine n'aurait pu les écarter.

Quand le soleil parut, le chant des oiseaux tira le jeune homme de son rêve. Ayant ouvert ses yeux, toute trace de maison avait disparu, il se vit couché au pied d'un vieux tronc de mei couvert de fleurettes mauves ! Ses bras enlaçaient un bloc de granit ! Dans les branches chantait un merle dont le plumage ressemblait à s'y méprendre à la robe de soie qu'il avait vue sur le dos de la servante.

Après s'être frotté les yeux, il n'eut pas de peine à se convaincre que c'était bien la gentille servante de la veille et que la jeune fille qui lui avait si gentiment tenu compagnie n'était autre que le yao ² des mei-fa et non une immortelle.

Sa mule toujours attachée à un mei le regardait placidement ; l'ayant détachée, il s'éloigna à regrets de ce verger enchanteur.

Le Dormeur de la Montagne qui rapporte ce fait termine en citant les deux vers anciens :

Le lettré à la sagesse profonde, s'endort quelquefois dans la montagne
couverte de neige.

Les jeunes filles aiment à se promener au clair de lune à l'ombre des
forêts.

¹ 合.壺 Ho-Kin : Expression qui, textuellement signifie : réunir les deux tasses faites d'une seule gourde. Cela signifie : célébrer, s'unir par le mariage. D'après le livre des rites, les deux époux doivent boire dans des coupes taillées dans la même gourde, (une gourde sciée en deux).

² Les yao-koai 怪妖 sont une catégorie d'êtres ou de spectres plus puissants que les autres, ils peuvent extraire l'âme supérieure et en abuser, ils changent à volonté les parties du corps, sont incubes et succubes, etc... Ce sont les génies des monts, des fleuves, des fleurs.

Une visite aux mei-fa et autres nouvelles

Puis il ajoute :

Ces deux vers s'appliquent admirablement à l'aventure fort extraordinaire arrivée à cet étudiant à son retour des contrées occidentales où il pensait bien avoir laissé les anciennes croyances de la vieille Chine en échange de la science qu'il en avait rapportée ! Il ignorait qu'il n'est en ce monde aucune science capable de détruire le monde surnaturel après lequel tout esprit aspire sous toutes les latitudes !

@

Le monastère de la montagne Ou-Tai en révolution

Extrait par l'éditeur des Siao-siao-chouo 小小說
du livre intitulé Liang-Shan-Po ¹

@

« De même que la mer, ô disciples, est toute
entière saturée d'une seule saveur, celle du
sel ; ainsi, ô disciples, ma doctrine et ma
discipline sont pénétrées d'une seule saveur,
celle de la délivrance. »
Je n'enseigne et ne promets que cela...
Cullavagga IX
L. Wieger, *Bouddhisme*, p. 96.

Dans la province du Shansi, près de Tai-Tcheou, la montagne Ou-Tai élève ses hauts sommets. C'est là-haut, entre ciel et terre, que se rendent les bonzes réputés pour y pratiquer toutes les vertus bouddhiques. Les temples sont vastes, les monastères nombreux et les bonzes sages et graves comme tout çramana doit l'être. Les règles monastiques y sont docilement observées et sévèrement appliquées. Plus de mille cha-men (Samanéens), fidèles à leurs vœux, y vivaient dans le calme et le recueillement. Ils étaient tous venus en ces hauts lieux pour y acquérir cette indifférence qui, quand elle est devenue parfaite, fait entrer dans le nirvana et de tout homme fait un Boudha !

Un jour, cependant, un cha-men nouveau venu, se mit soudain à marcher de travers. Cette sainte solitude fut le théâtre de la plus scandaleuse aventure que jamais kia-lan ait vue ².

Les vénérables statues des Kin-kang furent renversées et mises en pièces ; l'urine et les immondices souillèrent les degrés des autels, les bonzes furent renversés à terre sept fois et piétinés huit. Ce Samanéen sauvage les abreuva tous de fiel ³.

¹ Bulletin de la Société d'Études Indochinoises, Saigon, 1921, pages 21-37.

² Kia-lan : portier et majordome des monastères bouddhiques. Le Boudha kia-lan, Indien d'origine, fut un des disciples de Çakiamouni.

³ Les personnages que les Chinois nomment Kin-kang sont appelés par les Indous : Dhritarashtra, Virudhaka, Virupaksha et Vaishramana. Le premier garde le continent oriental, le second celui du sud, le troisième l'ouest et le quatrième le nord. Ce sont les

Une visite aux mei-fa et autres nouvelles

Ce Samanéen, nouveau venu, était un ancien mandarin militaire qui, à mi-carrière, avait été obligé par les circonstances de quitter le monde. Dans le siècle, il appartenait au clan des Lou et se nommait Ta. Sa force était sans limites, sa nature grossière et ses dents massives !

Un jour dans les rues de son village, ayant rencontré une affaire non nivelée, en trois coups de poing, il tua un mauvais sujet. Le mandarin du lieu ayant lancé un mandat d'arrêt contre le meurtrier, Lou-Ta ne savait où se cacher, quand son frère de serment, le noble Tchao, le conduisit à la montagne Ou-tai et le rasa au monastère de Wen-Tchou pour le soustraire au châtement.

À cette occasion, l'abbé du monastère lui donna un nom de religion, notre homme devint le Samanéen Sagesse Profonde ! Après lui avoir imposé les mains, il lui frotta la fontanelle du crâne, puis il lui fit faire les vœux :

— Vous devez, lui dit-il, vous anéantir en Boudha, en Dharma et en Sangha ¹. Vous observerez la sainte règle, vous suivrez docilement les instructions de votre parrain en religion, vous garderez fidèlement les trois commandements et n'enfreindrez jamais les cinq défenses : Ne pas tuer ce qui a eu vie, ne pas voler, ne pas se livrer à la luxure, ne pas boire de liquide fermenté, ne pas mentir ; le jurez-vous ?

Sagesse Profonde, complètement étranger aux choses des autels, répondit à ces injonctions sacramentelles :

— Je m'en souviendrai !

À cette réponse, les bonzes assistants, ne purent réprimer un sourire qu'ils s'empressèrent d'avalier !

rois des Devas. En chinois, on les nomme Molits'ing, Molihong, Molihai et Molicheou. Le premier commande au vent avec un sabre, le deuxième avec sa guitare régularise leur souffle ; le troisième tenant en main le parapluie chaotique produit les pluies ; le quatrième dont le serpent est l'emblème a pour mission de les distribuer impartialement. Ces statues colossales se trouvent à la porte ou dans la première pièce des pagodes.

¹ Il s'agit de la trinité dite en sanscrit : Triratna. Dans la pensée bouddhiste, elle se compose de Boudha, de Dharma (la loi) et de Sangha (la communauté des penseurs).

Une visite aux mei-fa et autres nouvelles

Le noble Tchao, après la cérémonie où son frère adoptif avait perdu la chevelure, prit congé de l'abbé ; étant remonté sur son palanquin, il descendit de ces hauts lieux. Les moines l'escortèrent un bout de chemin, puis, les portes du monastère furent closes.

Sagesse Profonde que cette cérémonie n'avait pas trop émotionné, mais plutôt fatigué, chercha aussitôt un bon coin pour dormir. L'estrade aux extases lui ayant paru favorable, il y monta, s'y étendit les jambes écartées, les bras en croix, le nombril au vent et commença son somme.

Malheureusement, sur cette estrade se trouvaient déjà deux bonzes plongés dans l'extase. Les ronflements sonores de Sagesse Profonde, ne tardèrent pas à les faire revenir du monde surnaturel. Ils lui crièrent :

— Ce que vous faites là, confrère, est sévèrement défendu. D'où vient que vous, qui avez eu la force de volonté nécessaire pour quitter le monde, en manquez maintenant pour observer la règle à laquelle tout Samanéen doit obéissance ?

Sagesse Profonde, réveillé en sursaut, leur répondit de fort mauvaise humeur :

— Moi, je dors.

— Chan-tsai, Chan-tsai (faisons le bien) ! soupirèrent les bonzes.

— Je ne mange pas que des anguilles, répondit Sagesse Profonde qui ne comprenait pas encore le langage religieux. Je mange aussi de la viande de tortue !

— Voilà qui est amer ! s'exclamèrent les deux saints moines.

— Tiens, vous trouvez la tortue amère ? Moi, pas. Quand elle est grasse et bien préparée, c'est un régal.

Les deux moines fort scandalisés n'insistèrent plus ; Sagesse Profonde continua tranquillement son somme ¹.

¹ Pour bien comprendre ce passage, il faut savoir que l'expression *chan-tsai* qui, dans la bouche des bonzes signifie *faire le bien*, peut très bien être entendue de travers ; elle signifie alors *découper des anguilles*. Tortue et anguilles sont strictement défendues par les règles du jeûne bouddhique.

Une visite aux mei-fa et autres nouvelles

Le lendemain les deux moines, après s'être concertés, décidèrent d'aller trouver l'abbé pour lui signaler la conduite scandaleuse de leur nouveau confrère ; ayant auparavant fait part de leur projet au prier, celui-ci leur dit :

— Hier soir l'abbé m'a dit que ce nouveau Samanéen parviendrait plus tard à un degré de sainteté fort élevé et que nous tous ne lui arrivions pas à la cheville. Calmez donc les transports de votre zèle, vous n'êtes pas dignes de le comprendre !

Les deux moines se retirèrent en se regardant et en branlant la tête.

Sagesse Profonde, voyant que nul n'osait plus lui faire la moindre observation, continua à aller s'étendre sur l'estrade aux extases. Toute la nuit il soufflait comme un typhon.

Durant la nuit, si un pressant besoin se faisait sentir, craignant les coins obscurs, il allait derrière l'autel de Boudha où il ouvrait largement ses mains (uriner).

Le moine de semaine chargé du service d'hygiène alla trouver l'abbé à qui il signala le sans-gêne de Sagesse Profonde qu'il n'hésita pas à traiter de porc !

— Mauvaise langue, lui répondit l'abbé, tais-toi ! Tu ne vois que la rude écorce qui recouvre ce bois de santal ; avec le temps son odeur de sainteté embaumera notre kia-lan (monastère).

Le semainier, esprit borné, estimant que les suaves effluves promises par l'abbé ne contrebattaient pas encore celles qui se dégageaient derrière l'autel, se retira en branlant la tête.

À dater de ce jour, nul moine n'osa se plaindre des incongruités nocturnes du nouveau bonze.

L'hiver était arrivé ; cinq mois s'étaient écoulés depuis le jour où Sagesse Profonde avait fait les vœux monastiques ; une forte mélancolie, produite par la nostalgie du monde, s'était emparée petit à

Une visite aux mei-fa et autres nouvelles

petit de son esprit. Un matin ayant levé les yeux au ciel, il s'aperçut que la journée s'annonçait belle, étant homme aux décisions brusques, il revêtit sa kachâyas cendrée (longue robe des moines croisée sur la poitrine) se serra la taille avec une ceinture noire, chaussa ses sandales et sortit du monastère à grandes enjambées.

Après avoir erré fort longtemps dans les sentiers, il rencontra, édifié à mi-montagne, un beau kiosque en pierre ; s'y étant assis, il se prit à réfléchir :

« Je deviens fou ! Jadis le vin capiteux et les viandes succulentes ne quittaient pas ma bouche. Depuis que le frère Tchao s'est imaginé de me faire apprendre le métier de bonze, je meurs de faim ; ma peau se ride à vue d'œil ; mon frère Tchao, qui, au début, m'envoyait quelques douceurs, semble m'abandonner. Il y a un siècle qu'il n'a envoyé son fidèle serviteur. O Boudha ! qu'elle est fade cette salive qui humecte mon palais. Si seulement j'avais, pour me soutenir, l'espoir qu'un de ces jours je vais pouvoir tremper mes lèvres dans un bol de vin !... »

Vous connaissez tous le proverbe qui dit qu'il suffit de penser fortement à une chose pour qu'elle arrive.

Sagesse Profonde vit soudain un homme gravir lentement le sentier. Il portait deux seaux suspendus en balance à un bambou. L'homme gravissait péniblement le sentier en chantant :

On se battit jadis devant la montagne Keou-li.

De nos jours, les bergers y trouvent des couteaux et des fers de lance.

Le vent souffle sur les flots du fleuve Ou-Kiang.

Ne dirait-on pas que Ou-ki prend congé de Pa-ouang ! ¹

¹ Il est ici fait allusion au fait suivant :

Hiang-Tsié, à la chute de la maison de Ts'in, s'était proclamé lui-même chef des provinces de Ts'ou ; il est connu sous le nom de Si-ts'ou-Pa-ouang. Lieou-pang, le fondateur des Han, l'ayant attaqué, la lutte dura de nombreuses années. Étant entouré à Kai-Hia, il lui restait peu de soldats. Montant sur son cheval de bataille, suivi de 800 cavaliers et de sa femme Ou-Ky, au milieu de la nuit, il força les lignes ennemies ; il s'échappa vers le sud, fuyant vers le gué du Hoai. Ayant perdu son chemin, il interrogea un paysan qui, volontairement, le trompa en lui disant de prendre sur la gauche. Il ne tarda pas à s'embourber dans un marais. Le général des Han l'ayant découvert lui donna la chasse. Hiang-Tsié se sauva avec 28 cavaliers. Les ayant placés sur une colline, il fonça sur les Han, après avoir donné comme lieu de rassemblement la

Une visite aux mei-fa et autres nouvelles



Pa-ouang se tranche la tête sur les rives du Ou-Kiang.

Sagesse Profonde suivait des yeux le porteur de seaux ; il le vit tenant une puisette à la main se diriger vers le kiosque. « Voici, se dit-il un marchand de saumure ou de vin ! »

Arrivé dans le kiosque, le porteur déposa sa charge à terre, et s'assit sur le banc de pierre pour reprendre haleine.

— Eh ! l'homme, que contiennent tes seaux ?

rivière Ou, dont il est ici question, afin de se sauver vers l'Est. C'est sur ces bords que se place l'incident de Ou-Ky. Sa femme l'exhortait à passer le bac ; mais Hiang-Tsié lui fit remarquer la peine qu'il avait à la quitter. Celle-ci voyant que son époux ne pouvait se décider à l'abandonner lui demanda son sabre.

— Pourquoi faire ? lui demanda son mari.

— Pour voir s'il a le même fil que jadis.

Le lui ayant donné, elle se trancha la tête. Le corps sans tête tomba dans les bras du mari. Se ravisant il ne passa pas la rivière Ou. S'adressant au chef de poste, il dit :

— Je devine que tu deviendras quelqu'un ; voici mon cheval que je monte depuis cinq ans, il n'a pas son pareil. Il fait souvent jusqu'à mille ly en une journée, je ne puis me résoudre à le tuer ; je te le donne.

Il fit de même mettre pied à terre à ses soldats, afin de combattre corps à corps avec les Han qui arrivaient. À lui seul Hiang-Tsié en tua plusieurs centaines, puis, voyant qu'il n'en viendrait jamais à bout, il dit à Wang-i :

— J'ai ouï dire que le roi de Han a promis mille lingots et une terre de dix mille familles pour ma tête, je te la donne... se coupant la gorge, il mourut.

Wang-i prit sa tête. Les cavaliers de Han s'écrasèrent en se disputant son cadavre, plusieurs même s'entre-tuèrent. Quatre s'emparèrent d'un quartier. Les cinq heureux ayant réunis les morceaux, on leur partagea le territoire promis... Ainsi périt cet homme à l'âge de trente ans en l'an 201 av. J.-C. (Père L. Wiegner, page 331, *Textes historiques*).

Une visite aux mei-fa et autres nouvelles

- Du vin de premier jet.
- Combien de sapèques demandes-tu pour l'un de tes seaux ?
- Bonze, te moques-tu de moi ?
- En quoi t'ai-je manqué de respect ? demanda vivement Sagesse Profonde.
- Je transporte ce vin au monastère ; tu n'ignores pas qu'il est destiné aux marmitons, domestiques, porteurs de palanquins et autres laïques employés là-haut. L'abbé a expressément défendu d'en vendre, même une goutte, aux moines. Si j'agissais autrement, le capital que l'abbé m'a prêté, la boutique qu'il m'a louée, me seraient retirés sur l'heure. Dans ces conditions, je ne puis t'en vendre une seule goutte.
- Alors tu refuses ?
- Tue-moi, si tu l'oses ; quant au vin tu n'en auras pas.
- Je n'ai pas l'intention de te tuer, je veux seulement t'acheter un seau de vin.

L'homme, remarquant le dur regard de ce moine, prit peur ; pressentant que toute discussion poussée plus loin amènerait la tempête, il se leva et, après avoir placé le bambou porte charge sur l'épaule, il partit.

Sagesse Profonde courut après lui, l'ayant rejoint, il lui posa sa main velue sur l'épaule ; l'équilibre étant rompu, le porteur déposa sa charge à terre. Le bonze lui donna un fort coup de pied dans le bas ventre. Ce rude coup fit rouler l'homme à terre où il se tordait et hurlait à fendre l'âme.

Sagesse Profonde ramassa la puisette, prit un des seaux qu'il transporta dans le kiosque. Après avoir enlevé le couvercle, il plongea fébrilement la puisette dans le liquide. Le niveau ayant baissé, il le saisit à deux mains, releva à hauteur de la bouche et colla ses lèvres sur les bords. Quand il le déposa, il était vide !

Une visite aux mei-fa et autres nouvelles

Tout ceci avait demandé à peine un quart d'heure ; quand le bonze fut plein, il s'approcha du pauvre homme qui était encore incapable de se relever et lui dit :

— Homme, ne manque pas de venir demain au monastère réclamer le prix de ta marchandise.

Lorsque la douleur se fut un peu calmée, l'homme se releva et de crainte que l'abbé, apprenant ce qui venait de se passer, ne lui coupe tout crédit, avala sa langue et perdit tout espoir de recouvrer le prix de sa marchandise.

Après avoir transvasé la moitié du seau plein dans le vide il ramassa la puisette, plaça le bambou sur son épaule et redescendit au bas de la montagne.

Sagesse Profonde resta une demi-journée assis dans le kiosque ; sur l'heure de midi, les vapeurs alcooliques lui réchauffant le sang, il sortit et alla s'étendre à l'ombre d'un sapin ; mais la chaleur, loin de diminuer, augmentait de plus en plus.

Dégrafant sa kachâyas cendrée il mit à nu son torse couvert de tatouages guerriers ; nouant les manches de son habit autour des reins, il remonta au monastère en se battant les flancs avec les coudes.

Lorsque les moines portiers l'aperçurent, ils s'armèrent d'un rotin et attendirent sur le seuil de la porte ; quand Sagesse Profonde leva le pied pour le franchir, ils lui crièrent en brandissant le rotin :

— Arrête, ô disciple de Boudha ! Oserais-tu pénétrer dans cette sainte enceinte ivre comme tu es ? Il faut que tes yeux soient avariés pour n'avoir pas vu la proclamation de notre abbé affichée ci-contre. Regarde et lis : Tout bonze qui boira recevra quarante coups de rotin et sera chassé du monastère ; tout moine gardien, qui laissera entrer un autre moine en état d'ivresse, recevra dix coups.

Va-t'en, tu éviteras les quarante coups.

Une visite aux mei-fa et autres nouvelles

Sagesse Profonde était bonze depuis trop peu de temps pour s'être complètement dépouillé du vieil homme. D'un naturel violent à l'excès, excité par l'audace des moines portiers, il leur cria en fronçant les sourcils :

— À ce qu'il me semble, vous voulez vous battre ; eh bien, battons-nous !

Le plus prudent des deux moines portiers, voyant que l'affaire menaçait de prendre une tournure qu'ils n'avaient pas prévue, courut prévenir le prier, tandis que l'autre, armé du rotin, essayait d'arrêter Sagesse Profonde. Celui-ci écarta le rotin d'un coup de sa gauche, tandis que sa dextre s'appliquait, les doigts écartés, sur les grasses joues du moine portier qui, secoué comme tiges sèches de chanvre, tournoya sur lui-même et essaya de se protéger ; un nouveau coup de poing l'envoya rouler sur le seuil de la porte.

— Ah ! quelle amertume ! s'écria le portier en tombant.

— Ne te plains pas, je te fais grâce du reste, dit Sagesse Profonde, en pénétrant dans le monastère.

Le prier, averti par le second portier, réunit à la hâte les marmitons, domestiques, porteurs de palanquin du monastère, ils étaient bien vingt ou trente.

Les armant de gourdins, il les conduisit à la porte. Sagesse Profonde, qui, à ce moment, faisait son entrée en titubant, s'arrêta à la vue de cette foule armée ; devinant leurs mauvaises intentions, il renifla un bon coup ; puis, serrant les dents, fermant les poings, il poussa un cri semblable au raclement d'une crécelle non graissée !

Il marcha ensuite résolument vers eux.

Les assaillants qui n'ignoraient pas que Sagesse Profonde était ancien mandarin militaire, s'engouffrèrent dans le temple situé près de la porte dont ils barricadèrent l'entrée avec les bancs, tables et autels qui s'y trouvaient. Le moine furieux s'attaqua à la barricade qu'il eut vite dispersée. D'un vigoureux coup de poing, il étendit à terre le

Une visite aux mei-fa et autres nouvelles

premier adversaire qu'il rencontra : saisissant le gourdin du vaincu, il cogna dans le tas. Il fut bientôt seul dans le temple.

Le prier, homme prudent, était allé prévenir l'abbé ; celui-ci accourut suivi de ses quatre assistants :

— Sagesse Profonde, cria-t-il de loin, tu te conduis fort grossièrement !

Quoique pris de vin, le bonze reconnut l'abbé ; déposant son gourdin, il s'approcha et esquissant une courbette, il dit :

— Abbé, Sagesse Profonde, quoique ayant bu une tasse de vin, ne demandait rien à quiconque ; pourquoi ces deux mulets tondus¹ que voici ont-ils conduit cette troupe m'attaquer ?

— Par respect pour moi, dit l'abbé, va te coucher ; demain nous nous expliquerons.

— Croyez bien, bande de mulets tondus, que, sans l'abbé, je vous tuais tous jusqu'au dernier.

L'abbé ordonna à ses assistants de soutenir Sagesse Profonde et de le conduire à l'estrade de l'extase. À peine allongé, il s'endormit profondément.

Les membres de l'aristocratie monacale entourèrent l'abbé en disant :

— À plusieurs reprises vos disciples, fervents moines, vous ont fait remarquer que cet homme était violent et grossier comme du poisson sec ! Ce n'est pas avec pareil bois que l'on fait des moines.

Voici qu'aujourd'hui nos dévoués serviteurs ont été griffés par ce chat sauvage ; notre monastère où tout était clair et limpide, a été troublé ; quelle décision allez-vous prendre ?

¹ Mulet tondu... injure fort grave à l'adresse des bonzes. Mulets, parce que légalement inféconds comme le sont naturellement les mulets !

Une visite aux mei-fa et autres nouvelles

— J'avoue qu'il a gravement manqué à son devoir, répondit l'abbé ; cependant, cet homme parviendra plus tard à la perfection ; patientons en attendant ; que les offensés lui pardonnent, je le leur demande par égard pour le noble Tchao qui, vous le savez, est une colonne de notre monastère. Demain je le manderai afin qu'il l'admoneste sévèrement.

Les bonzes se retirèrent en souriant de pitié.

— Notre abbé perd la raison, se dirent-ils !

Le lendemain, après le repas maigre, l'abbé ordonna à ses assistants d'aller à la salle de l'extase et de lui amener Sagesse Profonde. Celui-ci ronflait encore ; n'osant le réveiller, ils attendirent. Bientôt ils le virent bailler en se grattant le cuir chevelu. Il endossa sa kachâyas cendrée, puis il sortit pieds nus de la salle et, suivant son habitude, alla derrière l'autel de Boudha ; lorsque il eut fait ses besoins, les assistants l'abordèrent la gorge serrée :

— L'abbé vous invite à venir le voir.

Sagesse Profonde les suivit sans mot dire à la salle du Chapitre.

— Sagesse Profonde, lui dit l'abbé, quoique jadis tu ais exercé le métier militaire, il faut te souvenir que ton frère, le noble Tchao, insigne bienfaiteur de notre monastère, t'a aidé à franchir les frontières qui séparent ces hauts lieux du monde où grouille le vice. Tu sembles oublier que je t'ai imposé les mains et reçu tes vœux. Je t'ai dit solennellement que tu ne devais pas tuer ce qui a vie, ne pas voler et ne pas boire de vin. D'où vient, que, hier soir, tu es arrivé ici soûl comme jamais moine ne l'a été ? Pourquoi as-tu frappé ? Tu as brisé le paravent rouge cinabre du temple du Boudha ; tu as fait prendre la fuite à nos fidèles domestiques ; tu as poussé des cris de bête sauvage ; que signifie pareille conduite ?

— Abbé, répondit Sagesse Profonde, j'ai eu tort. Pardonnez- moi.

Ce disant, il se jeta à genoux devant l'abbé qui lui dit :

Une visite aux mei-fa et autres nouvelles

— Tu as quitté le monde, il faut rompre avec tes anciennes habitudes ; après avoir bu, tu t'es conduit comme un sauvage, et si je ne prenais en considération les mérites du noble Tchao, je te chasserais aussitôt du monastère. Ne recommence plus.

— Je me repens, je me repens !

Là-dessus, l'abbé le releva et l'emmena dans ses appartements privés où il lui fit servir la collation maigre. Durant le repas, l'abbé continua à l'exhorter à se bien conduire : lui donnant ensuite une kachâyas neuve et une paire de sandales, il le renvoya à la salle commune en lui disant :

— Quiconque boit est malheureux ; n'oublie jamais que, s'il est vrai que le vin fait agir, il n'est pas moins vrai qu'il fait toujours mal agir ; les gens peureux boivent pour se donner le courage qui leur manque ; les hommes de valeur et de caractère sont naturellement forts ; ils n'ont pas recours à cet excitant qui déshonore !

Après cette malheureuse sortie, Sagesse Profonde passa deux ou trois mois sans oser franchir la porte du monastère.

Un jour de la deuxième lune, ayant levé ses regards vers le ciel, Sagesse Profonde remarqua soudain qu'un soleil printanier brillait là-haut dans l'azur immaculé. Il s'enhardit et sortit devant le monastère ; tandis qu'en baillant il considérait les sommets verdoyants de la montagne Ou-Tai, un souffle de vent lui apporta un bruit confus pareil au brouhaha d'une foule : ayant tendu l'oreille comme un étalon au hennissement d'une cavale, il perçut des aboiements de chien et le chant des coqs. Tous ces bruits semblaient venir du bas de la montagne.

Prompt comme l'éclair, il rentra dans sa cellule, prit quelques onces d'argent qu'il serra dans sa ceinture, puis, un pied suivant l'autre, il descendit vers le bas de la montagne. Au moment de franchir le

Une visite aux mei-fa et autres nouvelles

portique en pierre qui marquait la limite extrême de la promenade permise aux moines, il eut une hésitation qu'il eut vite vaincue.

Marchant résolument vers l'endroit d'où venait le bruit, il ne tarda pas à apercevoir une foule de villageois tenant marché autour d'un puits. Sept à huit cents personnes se réunissaient là tous les trois jours pour échanger leurs produits et leurs idées.

Arrivé au puits, il se perdit dans la foule et commença son inspection ; il vit des étals de boucher, des paniers de légumes, des fabricants de vermicelle, des cabaretiers...

« Ai-je été naïf, se dit-il, de n'avoir pas plus tôt découvert cet endroit où tout ce qui me manque abonde. Je serais venu ici acheter du vin au lieu de le voler. Cette découverte vient à point... Depuis quelque temps, l'eau claire me semble de plus en plus fade et insipide... par quoi pourrai-je bien commencer ?... »

Ayant fait une trentaine de pas, il aperçut soudain une enseigne de marchand de vin se balancer au vent. Un store pendait devant la porte ; l'ayant écarté, il pénétra dans la boutique et alla s'asseoir, comme un habitué, devant une table. Frappant celle-ci du poing, il cria :

— Apportez-moi un bol de vin.

— Excusez-moi, *père mon maître*¹, lui dit l'hôtelier, ma boutique appartient au monastère ; en me la louant, l'abbé m'a fait jurer de ne pas servir du vin aux moines. Si j'osais transgresser ses ordres, celui-ci ne manquerait pas de me chasser de la boutique et de me réclamer le capital prêté ; j'ai nombreuse famille, excusez-moi.

— Tu déraisonnes reprit le moine, sers-moi vite à boire, me crois-tu assez naïf pour aller mettre l'abbé au courant de mes affaires ?

¹ C'est ainsi que les laïques appellent les bonzes (che-fou 師父).

Une visite aux mei-fa et autres nouvelles

— C'est impossible, *père mon maître*, allez boire ailleurs et sans rancune.

— Je vais boire ailleurs, répondit le moine furieux, je viendrai ensuite te parler plus longuement.

Il sortit aussitôt ; continuant ses recherches, il découvrit bientôt un autre petit drapeau triangulaire qui sert d'enseigne aux cabaretiers.

— Donne-moi un bol de vin, je te paierai comptant.

L'hôtelier, voyant entrer chez lui ce bonze, pensa qu'il venait percevoir les loyers ou réclamer les intérêts des sommes prêtées par l'abbé. La demande de Sagesse Profonde le plongea dans la stupeur.

— Il m'est bien difficile de croire que vous ignorez l'ordre sévère que j'ai reçu de l'abbé. Vous savez donc que je ne puis vous servir ce que vous demandez. Si je le faisais je retirerais moi-même le riz que j'ai dans la bouche et l'habit que j'ai sur le corps.

Sagesse Profonde supplia, mais l'hôtelier resta inflexible, ce que voyant le moine se leva et partit.

Il recommença deux ou trois fois la même manœuvre sans succès ; désespéré, il se dit : « Sagesse Profonde ! Si tu ne trouves un biais, tu vas encore boire de l'eau, avise au plus tôt ! »

Cette réflexion faite, il s'orienta ; il s'aperçut alors qu'il avait traversé le marché dans toute sa longueur. Ayant remarqué là-bas une pailote sous un mei en fleurs, il y alla.

— Maître des céans, dit-il en entrant, fais l'aumône d'un bol de vin à un pauvre bonze ambulante.

Le villageois l'ayant dévisagé attentivement lui demanda ;

— Bonze, d'où viens-tu ?

— Je suis un bonze au pied levé qui parcourt le monde ; arrivé en ce lieu, je me sens faible, il me faut un bol de vin pour me remettre des fatigues de la marche. Aie pitié de moi.

Une visite aux mei-fa et autres nouvelles

— Bonze, dis moi la vérité ; si tu es moine au monastère Ou-Tai, je ne puis te donner une goutte de vin.

— Je ne le suis pas, répondit le moine avec conviction. Apporte-moi vite du vin. Je sens que les forces vont me manquer.

Le villageois que la démarche peu modeste du moine avait frappé, entendant, en outre, le ton rude de sa voix, pensa qu'en effet il était étranger au pays ; il lui demanda :

— Bonze, quelle quantité de vin demandes-tu ?

— Apporte-m'en d'abord un grand bol.

Sagesse Profonde, mis en goût par ce premier bol qu'il vida d'un trait, en demanda un second, puis, un troisième ; au dixième il demanda :

— As-tu de la viande ?

— Si tu étais venu plus tôt j'aurais pu te servir de la viande de buffle ; il est maintenant trop tard je l'ai toute vendue.

À cet instant précis, une brise indiscreète apporta de l'arrière-boutique des effluves complexes parmi lesquelles l'odorat subtil de Sagesse Profonde eût tôt fait de reconnaître un fumet de viande cuite à point.

Reniflant au vent comme un fin limier, il se leva et pénétra dans l'arrière-boutique. Il vit là une marmite en terre où cuisait de la viande.

— Tu as de la viande, cria-t-il à l'homme ; pourquoi m'as-tu trompé ?

— Je pensais qu'étant bonze, tu ne pouvais manger de la viande de chien ; or, ceci en est.

— J'ai de l'argent dans ma ceinture, dit le moine en tapant sur son nombril, donne-moi la moitié de ton chien.

Le villageois, après avoir découpé un quartier de chien, pila de l'ail dans un bol qu'il arrosa de vinaigre, puis il plaça le tout devant le bonze.

Une visite aux mei-fa et autres nouvelles

Sagesse Profonde s'empara aussitôt du morceau ; tirant sur une côtelette, il trempa le morceau qui suivit dans la sauce et mangea comme un affamé ; entre temps, il vida une dizaine de bols de vin. Quand il eût fini, ses mâchoires bien graissés ne demandaient qu'à continuer le travail.

Le villageois le regardait effrayé.

- Bonze, réglons notre compte !
- Penses-tu que je mange à l'œil ?
- Tu as fini, voudrais-tu encore autre chose ?
- Apporte-moi une jarre de vin et le restant de ton chien !

Le villageois obéit, le moine continua son repas laissant seulement une cuisse intacte. Quand il eut vidé la jarre, il ouvrit sa kachâyas cendrée, plaça la cuisse sur son sein et partit en disant :

- Note bien sur ton livre ce que je te dois ; demain, quand je reviendrai, nous réglerons le compte.

Le villageois resta muet d'étonnement ; lorsqu'il vit le bonze prendre le chemin de la montagne Ou-Tai, il fut effrayé en pensant aux suites probables de sa trop grande complaisance.

Sagesse Profonde reprit le chemin des sommets ; la marche et surtout ce qu'il avait absorbé l'essoufflaient ; aussi, lorsqu'il arriva au kiosque où jadis il avait bu un si bon coup, il s'y assit.

Bientôt, secoué par le vin qui opérait ses effets ordinaires, il se leva d'un bond et dit :

- Voilà fort longtemps que mes membres s'engourdissent ; détendons un peu les nerfs.

Il serra les poings, tendit les jarrets et boxa les atomes de l'air ; après quelques passes, sentant ses membres dégourdis, il s'attaqua aux colonnes du kiosque. Tout d'abord, celles-ci résistèrent ; tout à coup un craquement se fit entendre et tout un côté du kiosque tomba à terre avec fracas.

Une visite aux mei-fa et autres nouvelles

À ce bruit, les moines portiers sortirent, ils virent un nuage de poussière s'élever des décombres et Sagesse Profonde gravir le sentier en titubant.

— Malheur ! s'écrièrent-ils, ce maudit chat sauvage est encore soûl !

Fermant immédiatement les portes, ils tirèrent les verrous et appliquant un œil sur une des fentes, ils attendirent, en tremblant, les événements qui n'allaient pas tarder à se produire.

Arrivé à la porte, Sagesse Profonde la trouvant fermée, alla cogner à coups de poing sur le tambour d'alarme suspendu devant la porte. S'apercevant bientôt que les portiers faisaient la sourde oreille, il cessa le tambourinage. Remarquant que les quatre Kin-kang étaient les seuls témoins de ses actes, il s'adressa à l'un deux :

— Gros fainéant ! au lieu de me regarder béatement avec ta guitare, ne pourrais-tu pas m'aider à frapper le tambour ? Attends, je vais secouer ta torpeur !

Renversant l'autel à terre, il disloqua la table des offrandes, prit un des pieds et cogna de toutes ses forces sur les cuisses du Kin-kang. Les moulures, en brique pilée mélangée au sang de porc, s'effritèrent.

À cette vue, les portiers poussèrent un soupir de douleur ; l'un d'eux courut prévenir l'abbé de cet horrible sacrilège.

Sagesse Profonde, s'arrêtant pour reprendre haleine, remarqua un sourire sur les lèvres de la deuxième statue.

— Ah, tu te moques de moi, attends !

Ayant grimpé sur le piédestal, il secoua si rudement le Kin-kang que celui-ci roula à terre où il se brisa. Le bruit que fit en tombant la statue colossale ébranla le monastère. Le moine ramassa la tête au colosse et la considéra en riant aux éclats.

Le second portier courut à nouveau chez l'abbé pour lui signaler ce nouveau sacrilège.

— C'est bon, répondit l'abbé, gardez-vous de le provoquer.

Une visite aux mei-fa et autres nouvelles

Entre temps, le prieur, le procureur et toute l'aristocratie monacale s'étaient réunis chez l'abbé.

— Abbé, lui dirent-ils, voici que ce chat enragé est encore soûl et pas à demi ! Le kiosque de la Montagne est démoli, les saintes images des Kin-kang gisent à terre ; que décidez-vous ?

— Nous voyons dans l'histoire, répondit l'abbé, que souvent le Fils du Ciel lui-même a reculé devant un homme soûl ! À plus forte raison devons-nous faire ainsi, nous qui ne sommes que de pauvres bonzes. Vous me dites qu'il a réduit en poussière les statues des Kin-kang ; eh bien, j'aviserais son parrain, le noble Tchao qui nous en donnera de neuves. Il a démoli le kiosque ; Tchao nous en fera reconstruire un neuf. Mais de grâce, laissez Sagesse Profonde tranquille !...

— Abbé, s'exclamèrent les bonzes, vous semblez oublier que ces Kin-kang sont les patrons spéciaux de notre monastère ; ils ne peuvent être remplacés par d'autres.

— Vous déraisonnez, reprit l'abbé. Vous poussez les hauts cris parce qu'il a brisé les statues des Kin-kang ; mais que diriez-vous donc s'il avait pénétré dans le temple sacro-saint ? Il aurait brisé de même l'image du Boudha, soutien des trois mondes et nous serions aussi impuissants. Le seul conseil raisonnable que je puis vous donner est celui de vous mettre à l'abri de ces coups. Souvenez-vous donc de ceux reçus la dernière fois !

Là dessus les moines se retirèrent ; quand ils furent seuls, ils se regardèrent en branlant la tête et dirent :

— Notre abbé a perdu la raison. Portiers, gardez-vous d'ouvrir la porte ; écoutez ce qu'il dit et tâchez de savoir ce qu'il fait.

Sagesse Profonde à ce moment, hurlait à l'extérieur :

— Mulets tondus, si vous n'ouvrez de suite, je mets le feu au monastère !

Une visite aux mei-fa et autres nouvelles

Cette menace remplit d'effroi les dignitaires qui dirent aux portiers :

— Si vous n'ouvrez pas les portes, il fera ce qu'il vient de dire ; allez donc tirer discrètement les verrous et courons tous nous mettre à l'abri de ses griffades.

Les portiers, à pas menus, allèrent tirer les verrous et coururent se cacher au plus profond de leur cellule.

Sagesse Profonde revint bientôt à la porte qu'il avait décidé de forcer. L'épaule en avant il fonça sur celle-ci ; les verrous étant tirés, elle céda aussitôt ; le bonze, entraîné par l'élan, alla rouler la tête la première sur le pavé. Lorsqu'il se fut relevé et qu'il eut frotté la bosse de son crâne, il se dirigea vers la salle commune où les bonzes étaient assis. Quand il entra, ils courbèrent tous la tête surveillant du coin de l'œil ses faits et gestes. Une forte peur leur serrait le gosier.

Sagesse Profonde alla droit à l'estrade de l'extase ; à peine arrivé au bas des degrés, un gargouillement sinistre fit lever la tête aux moines. Ils le virent rejeter tout le contenu de son estomac.

Une forte odeur alcoolique ne tarda pas à leur monter au nez ; ils se bouchèrent tous les narines en disant à mi-voix :

— Chan-tsai, Chan-tsai (faisons le bien) !

Après avoir vomi une deuxième fois, Sagesse Profonde monta sur l'estrade. Il délia sa ceinture et ouvrit sa kachâyas cendrée. La cuisse de chien comme pour se rappeler à son souvenir roula à terre.

— Ah ! bien, bien, s'exclama Sagesse Profonde, tu viens à point, justement mon estomac est libre !

La saisissant à deux mains, il y mordit à belles dents ; à cette vue, les moines se voilèrent la face avec les larges manches de leur kachâyas. Les deux bonzes qui se trouvaient en extase sur l'estrade s'écartèrent vivement de lui. Ayant remarqué l'horreur qu'il inspirait à ses deux confrères, il arracha un morceau de viande qu'il plaça sous le nez de l'un d'eux en disant :

— Tiens, mange !

Une visite aux mei-fa et autres nouvelles

Le bonze se voila la figure de ses mains crispées.

— Ah ! tu refuses ?

De la main libre saisissant le crâne du bonze, il lui frotta les lèvres avec le morceau de viande ; le moine sauta à bas de l'estrade ; mais Sagesse Profonde lui saisit l'oreille et lui enfonça de force le morceau de chien dans la bouche !

Quatre ou cinq bonzes, parmi les plus courageux, s'approchèrent pour dégager leur confrère ; Sagesse Profonde, déposant à terre la cuisse de chien, ferma les poings et les fit s'abattre sur le crâne dénudé des téméraires. Tous les bonzes poussèrent un hurlement ; ils quittèrent leur siège pour courir à l'armoire où ils serraient leur baluchon de voyage ; l'ayant pris, ils quittèrent le monastère.

Le prieur, berger de ce troupeau, ne pouvait assister indifférent à pareil exode. Tandis que Sagesse Profonde tenait encore une bonne partie des moines prisonniers dans la salle commune, le prieur aidé du procureur, négligeant de prendre conseil de l'abbé, courut réunir toute la gent laïque du monastère. Une fois réunis, les marmitons, domestiques, porteurs de palanquin se comptèrent ; ils étaient deux cents.

S'armant qui d'un bâton, qui de pincettes, qui d'un pique-feu, ils montèrent tous à l'assaut de la salle commune.

Sagesse Profonde, à la vue de cette foule armée, poussa un rugissement qui les fit tous frémir. N'ayant aucune arme sous la main, il se dirigea vers la statue du Boudha qui trônait au milieu de la salle ; renversant à terre la table qui servait d'autel, il la désarticula, saisissant un des pieds dans chaque main il fonça sur les assaillants.

Les laïques perdant courage se dispersèrent, ils s'engouffraient par groupes dans les salles latérales. Sagesse Profonde qu'une colère terrible avait saisi piquait à l'est et frappait à l'ouest. Poursuivant les fuyards d'une salle à l'autre, il arriva dans celle du chapitre. Il vit tout à coup l'abbé qui lui cria :

— Sagesse Profonde, homme grossier, que fais-tu ?

Une visite aux mei-fa et autres nouvelles

Les assaillants déposèrent leurs armes ; quelques dizaines avaient reçu de graves blessures. À la vue de l'abbé, les moines qui menaient la bande se dispersèrent. Sagesse Profonde, maître du champ de bataille, jeta au loin les pieds de l'autel et dit :

— Abbé, sois notre juge.

Lés vapeurs alcooliques commençant à se dissiper, il écouta tranquillement l'abbé, qui lui disait :

— Tu veux donc nous tuer ! La première fois que tu t'es soûlé je t'ai pardonné ; j'ai seulement averti ton frère, le noble Tchao, qui aussitôt écrit une lettre d'excuse aux blessés. Aujourd'hui, perdant tout principe, tu as bu à nouveau et tu troubles comme boue notre existence calme et limpide comme l'eau de source. Tu as renversé le kiosque, ornement de notre montagne ; tu as brisé les statues des Kin-kang, patrons de notre monastère. Tous ces horribles sacrilèges seraient encore pardonnables ; mais voici que, non content de démolir la bergerie, tu chasses même le troupeau, c'en est trop !

Cette montagne de Ou-Tai est le sanctuaire du Bodhisattva Wen-chou ¹. C'est ici qu'en son honneur, depuis plus de mille ans, brûle l'encens pur de nos offrandes. Je ne puis souffrir que ces saints lieux soient désertés, ni profanés. Suis-moi dans mes appartements, dans quelques jours, je t'indiquerai un endroit où tu pourras te retirer.

¹ Ce Wen-Chou se nomme Manjusiri ; tout ce qu'on sait de lui nous vient de Houo Ho qui, lors du banquet des dieux tenu au mont Suméru, dit en parlant de Wen-Chou : « Le compagnon de gauche de Kouang-Yng possède une vertu qui va jusqu'à l'héroïsme ; il habite un des pics méridionaux de la montagne Ou-Tai Chan et se nomme Wen-Chou. » Ce sont là les seuls détails donnés sur Manjusiri, disciple de Çakyamouni, surnommé parfois Vagisvara (le prince de l'éloquence) et Manjughosa (la voix harmonieuse). Il fait partie des triades bouddhiques. Une légende a prétendu que Manjusiri fut un brahme fort intelligent qui introduisit le bouddhisme au Népal, 250 ans après la mort de Çakyamouni. Hiuen-Tsang raconte que, pendant son voyage aux Indes, il vit dans une stupâ à Mathurâ les reliques de Wen-Chou (Père [Doré, Recherches..., tome VI](#), pages 92, 93.)

Une visite aux mei-fa et autres nouvelles

Sagesse Profonde suivit l'abbé sans mot dire. Quand il l'eût enfermé sous clé, l'abbé courut trouver les dignitaires qu'il envoya retenir les bonzes ; lui même alla panser les blessés.

Sagesse Profonde passa une nuit tranquille dans les appartements de l'abbé.

Le lendemain, le chapitre se réunit afin de prendre une décision ; il fut convenu qu'une certaine somme d'argent serait versée à Sagesse Profonde qui fut prié de quitter le sommet de Ou-Tai. Une invitation fut adressée au noble Tchao d'avoir à réparer les dégâts matériels commis. Puis, petit à petit, grâce à la rigoureuse règle bouddhique, le calme se rétablit.

Vous pourriez croire que cet homme n'était pas fait pour le nirvâna. Détrompez-vous, rien ne résiste à la loi de Boudha.

Sagesse Profonde, après s'être fait pirate, incendiaire, assassin, se fit bonze à nouveau et mourut arhan !

O moine ! garde bien ton moi et tu vivras heureux !

Saïgon le 18 février 1921.

@

FA-TCHE, LE FOU DES FLEURS ¹

Texte des Siao-siao-chouo

@

On rapporte qu'à l'époque de Song-jen-tsong de la dynastie des Song, dans la province du Kiang-Nam, au village de Tchang-loh, sis à l'extérieur de la porte Est de la préfecture de P'ing-Kiang, se trouvait un petit vieux maigre du clan des Ts'euo qui avait nom Shien.

Issu d'une famille de fermiers, il possédait quelques meou de rizière et une maison en paille. Sa femme, la dame Choei, était morte ne lui ayant donné ni fils ni fille.

Ce Ts'euo Shien, depuis son jeune âge, aimait avec passion à cultiver les fleurs et les arbres fruitiers. Il avait même abandonné l'entretien de sa rizière, pour se livrer tout entier à cette importante affaire. Lorsqu'il avait mis la main sur une fleur rare, il était plus heureux que l'avare qui a mis à jour un riche trésor.

Maintenant, concevez une affaire aussi pressée et importante que vous pourrez. Eh ! bien, si pareille affaire l'obligeait à sortir et que sur sa route, il vint à rencontrer une demeure possédant des fleurs, sans se soucier si le propriétaire le permettrait ou pas, épanchant un sourire sur sa figure, il demandait à s'y promener. S'il découvrait une nouvelle espèce qu'il ne possédait pas encore, oh ! alors il déposait, à mi talus de la route, l'affaire importante qui l'avait obligé de sortir et il restait là jusqu'à la chute du jour.

On lui avait donné le surnom de Fa-tche ou Fou des fleurs !

Lorsqu'il rencontrait un colporteur de fleurs ayant dans sa charge un plant inconnu, qu'il eût des sapèques ou pas, il l'achetait aussitôt ; puis, si les sapèques manquaient, il enlevait son habit de dessous et le portait de gaîté de cœur au mont-de-piété.

¹ Bulletin de la Société d'Études Indochinoises, Saigon, 1923, pages 67-86. [c.a. : Texte traduit également par Théodore Pavie sous le titre [Les Pivoines.](#)]

Une visite aux mei-fa et autres nouvelles

Souvent, les gens au cœur vicieux, connaissant son amour pour les fleurs, allaient, en tous lieux, à la recherche des fleurs rares dont ils coupaient une branche qu'ils piquaient dans une motte de terre humide et venaient ensuite la lui vendre. Et chose curieuse, quoique cette tige fleurie fut sans racines, sitôt que Ts'eou Shien l'avait plantée de ses mains, elle poussait. C'est ainsi que les jours se suivant et les mois se succédant, il posséda un immense jardin fleuri.

Cet enclos était entouré d'une haie de bambous ; on y pénétrait par une porte en bois à double battant orientée à l'est.

La porte passée, on suivait une allée bordée de bambous taillés et couverte de pins formant tonnelle. Au bout de l'allée se trouvait une chaumière à trois compartiments surélevés d'où il apercevait, comme sur une estrade, toutes ses favorites. La lumière y pénétrait par de larges fenêtres ; les tables, la planche de lit et les sièges reluisaient d'usure et de propreté.

Au bas des degrés croissaient les fleurs les plus renommées ; lorsque les saisons les avaient fait éclore on voyait là, réunies comme dans une broderie sur satin, les mille nuances du rouge et les dix mille teintes du rose.

En se succédant, les quatre saisons, en se suivant, les huit sections de l'année amenaient chaque fois un nouveau décor qui surpassait l'ancien.

À l'extérieur, faisant face à la porte d'entrée, se trouvait un vaste étang dont la beauté conservait ses charmes en plein soleil et par temps de pluie. Ts'eou Shien en refit les digues avec de la terre végétale, il y planta des grenadiers et des saules. Le printemps venu, les fleurs rouges des grenadiers se balançaient parmi les frêles rameaux verdoyants des saules. On croyait être sur les bords enchanteurs du lac de l'Ouest (Si-hou). Tout autour, il boutura des hibiscus et dans l'eau, il planta des lotus aux cinq couleurs qui, à l'époque de la floraison, recouvraient la surface liquide d'un tapis de satin brodé. Le suave parfum qui s'en dégagait enveloppait, comme

Une visite aux mei-fa et autres nouvelles

d'un voile de gaze, les promeneurs qui se déclaraient impuissants à décrire tout le charme de ces lieux enchanteurs !

Tous les matins, à son réveil, Ts'eou Shien, armé d'un petit balai, ramassait avec soin les fleurs et les feuilles tombées mortes durant la nuit ; il ouvrait ensuite les canaux d'irrigation ; le soir il leur donnait à boire une deuxième fois. S'il remarquait un bouton sur le point d'éclore, malgré lui, il trépignait de joie ; prenant aussitôt une burette de vin ou une tasse de thé renommé, il joignait les mains à hauteur des yeux et lui faisait un profond salut, puis, répandant au pied de la nouveau-née quelques gouttes du liquide, il s'écriait à trois reprises :

— Vivez mille ans, princesse !

S'asseyant ensuite devant elle, il se versait et dégustait à petits coups le liquide de l'offrande ; la fleur était à moitié éclosue que l'amoureux ne l'avait pas encore quittée !

Si le soleil la menaçait de ses ardents rayons, il trempait l'extrémité d'une branche de pin dans l'eau et l'aspergeait doucement ; durant les clairs de lune des chaudes nuits d'été, il ne se couchait pas ; si la tempête survenait, bravant le vent et la pluie, un chapeau à larges bords, fait de bambous tressés, sur la tête, il parcourait les allées et surveillait minutieusement les plants fleuris. Apercevait-il une tige tordue, vite avec un bambou il l'étayait. La nuit, même, il se levait plusieurs fois pour faire un tour d'inspection !

Arrivait enfin le moment où les fleurs s'en vont. Oh ! alors il soupirait des jours entiers, et de ses yeux coulaient d'abondantes larmes ! Il ne pouvait se résoudre à se séparer des fleurs tombées ; il prenait un balai fait de branches de pin, et, doucement, il les ramassait ; les plaçant ensuite sur un plateau, il prenait plaisir à les regarder de longs moments. Quand enfin elles étaient complètement desséchées, il les mettait dans une jarre en terre cuite ; une fois celle-ci pleine, après leur avoir, encore une fois, fait des libations de vin et de thé, il allait les enfouir sur la grande digue de l'étang. Il nommait ce rite : l'enterrement des fleurs ! Parfois la pluie, en tombant, projetait de

Une visite aux mei-fa et autres nouvelles

la boue sur les pétales ; il les lavait aussitôt à trois reprises à l'eau de source puis courait les plonger dans l'étang. Cette cérémonie était appelée : le bain des fleurs !

Il appelait barbares ceux qu'il voyait froisser ou même cueillir une fleur. Il arrivait parfois, lorsqu'il allait visiter les jardins du voisinage, que le propriétaire, le soir venu, le voyant partir à regrets, manifestait le désir de lui offrir un bouquet ; se courbant jusqu'à terre, il le suppliait de n'en rien faire. Si quelqu'un venait lui demander de cueillir un bouquet dans son jardin, il lui tournait immédiatement le dos ; s'il insistait, il le suppliait humblement ; si l'importun menaçait de passer outre, il s'agenouillait devant lui et le priait, au nom des fleurs, de leur laisser cette vie que la nature leur a faite si courte !

Le visiteur se laissait toujours attendrir car, quoique Ts'eou Shien fut connu comme Fou des Fleurs, sa douleur non feinte attirait la pitié ! Le petit vieux redevenait alors affable et faisait un grand salut en signe de remerciement.

S'il remarquait qu'on avait, durant ses courtes absences, cueilli une de ses fleurs, il gémissait devant la plante mutilée, puis il délayait de la glaise et posait un cataplasme sur la blessure. Il appelait cela : guérir les fleurs !

C'est pourquoi il n'ouvrait pas inconsidérément la porte de son enclos aux visiteurs. Aux parents ou amis qui lui demandaient cette faveur, il faisait auparavant cette recommandation :

— Surtout ne touchez pas mes fleurs !

Ce n'est qu'une fois cette promesse faite qu'il donnait libre entrée. Si, malgré cette recommandation, quelque polisson osait porter les mains sur ses dulcinées, la figure du vieux devenait pourpre, son cou se gonflait, la colère semblait devoir lui couper la respiration ; la fois suivante il refusait impitoyablement l'entrée à ce grossier personnage.

Sa manie, à la longue, fut connue et nul n'osa plus toucher la moindre feuille de son jardin.

Une visite aux mei-fa et autres nouvelles

Vous savez que les oiseaux s'établissent à demeure dans les endroits boisés et tranquilles et que c'est dans les jardins fleuris et les vergers pleins de fruits qu'ils tiennent leurs bruyantes assemblées. Ts'eou Shien, au courant de leurs habitudes, craignant que, de leur bec acéré, ils ne blessassent ses fleurs et ses fruits, avait aménagé une aire où, chaque matin, il répandait du grain ; il se tournait ensuite vers la gent empennée et lui disait :

— Ne blessez pas mes fleurs ; venez ici, voici votre nourriture !

Les oiseaux se conduisaient comme des êtres intelligents ; tous les jours, après s'être rassasiés, ils voletaient et folâtraient, d'une aile légère, parmi ces rameaux fleuris ; ils remplissaient l'enclos de leur plus harmonieux ramage, sans jamais blesser le plus petit bouton ou becqueter le moindre fruit. C'est pourquoi ceux-ci arrivaient nombreux à maturité complète.

Arrivait enfin l'époque où, mûrs à point, ils devaient être cueillis. Ce n'est qu'après avoir fait un sacrifice à l'esprit des fleurs et des fruits qu'il osait les manger. Il en donnait une partie aux familles du voisinage et vendait le restant. C'était là la seule source des revenus qui le faisaient vivre toute l'année. C'est ainsi qu'il vécut depuis son jeune âge jusqu'à cinquante ans qu'il avait maintenant. Toujours en mouvement, il jouissait d'une santé parfaite ; habillé de grosse toile, mangeant peu, il était heureux ! Il était aimé et respecté de tout le village car il donnait le superflu de ses revenus aux pauvres. On ne l'appelait plus que l'ancêtre Ts'eou !

Disons maintenant qu'à la ville voisine se trouvait un personnage qu'on appelait Wei et qui appartenait au clan des Tchang. C'était un rejeton d'une famille de mandarins, ayant le verbe haut, la patience peu profonde, la peau si mince que le moindre attouchement l'égratignait. Sa famille étant influente, il s'appuyait sur la force pour vexer les faibles. Si quelque téméraire osait lui résister, il ne cessait le combat que quand il l'avait réduit à la mendicité. Il avait, pour le seconder, une bande d'esclaves ressemblant plutôt à des loups et à des

Une visite aux mei-fa et autres nouvelles

tigres qu'à des hommes. Il était uni à ceux qui, par nature, sont toujours prêts à se joindre à ceux qui font le mal. Lorsque pareil troupeau passe quelque part le malheur suit leur pas ; ceux qui avaient eu à en souffrir ne se comptaient plus !

Un jour, suivi de quatre ou cinq esclaves, il partit en compagnie d'une bande de jeunes vauriens et alla rendre visite à un de ses fermiers. Cette ferme était située sur le territoire du village de Tchang-loh et à peu de distance du jardin de Ts'eou Shien.

Allant au gré de leurs chaussures, le hasard les fit passer devant l'enclos de Ts'eou ; ayant aperçu quelques rameaux fleuris se balançant au-dessus de la haie, ils ne purent retenir un cri d'admiration :

— Que ce lieu est charmant ! À quelle famille appartient-il ?

— C'est l'enclos du Fa-tche Ts'eou Shien, dit un des esclaves.

— Ah ! ah ! s'exclama Tchang, j'ai, en effet, entendu dire que, non loin de ma ferme, vivait un certain vieux Ts'eou et qu'il avait planté dans son jardin des fleurs rares ; puisque nous y voilà, entrons-y.

— C'est un vieux maniaque, dit un des esclaves, il n'en permet guère la visite.

— Oh ! dit Tchang-Wei, il refuserait peut-être à d'autres, mais à moi pensez-vous qu'il osera ? Allons vite frapper à la porte.

Justement ce jour-là, les fleurs de pivoine venaient d'éclorre. Ts'eou Shien après les avoir arrosées, avait déposé à terre une burette de vin et deux soucoupes de fruits ; assis au milieu d'elles, il vidait à petites gorgées la coupe du « plaisir solitaire » ! Il allait porter la troisième tasse à ses lèvres lorsqu'il entendit les coups frappés à sa porte ; déposant aussitôt la petite tasse, il courut entr'ouvrir la porte pour voir. Il aperçut cinq ou six individus environnés « d'effluves alcooliques » !

— Voilà des gens qui, certainement, viennent voir mes fleurs, se dit l'ancêtre Ts'eou.

Une visite aux mei-fa et autres nouvelles

Obstruant aussitôt, de sa maigre carcasse, la porte entrebâillée, il leur demanda :

— Nobles personnes, quelle affaire vous amène ici ?

— Eh ! petit vieux, ne me reconnais-tu pas ? demanda Tchang-Wei. Je suis le jeune noble Tchang de la ville ; la ferme voisine Tchang-Kia-Tchoang est mienne. J'ai appris que dans ton enclos se trouvaient de nombreuses fleurs rares, laisse-moi les contempler.

— Jeune noble, répondit Ts'eou Shien, laissez-moi vous dire que moi, pauvre vieux, je ne possède aucune fleur rare ; je n'ai que quelques plants du genre pêcher et prunier et déjà leurs fleurs nous ont dit « au revoir » ; je ne possède actuellement nulle autre fleur.

— Voilà un vieux fort grossier, cria Tchang-Wei en fronçant les sourcils ; regarder des fleurs n'est pas une affaire d'importance. Pourquoi me répond-t-il qu'il n'en a pas à me montrer ?

— Je ne vous trompe pas, dit Ts'eou ; en vérité, je n'en ai pas.

Tchang-Wei ne voulut pas entendre de plus longs discours ; s'avancant, les poings en avant, il poussa rudement Tseou Shien ; celui-ci, chancelant, s'abattit sur le battant de la porte qui s'ouvrit ; toute la bande pénétra aussitôt dans l'enclos. Ts'eou, ne pouvant rien contre la violence, après avoir refermé la porte, les suivit. Arrivé près des fleurs, il ramassa le vin et les fruits puis resta debout immobile près d'elles.

Quoique le jardin fut plein de plantes, seules les pivoines étaient en pleine floraison. Ces pivoines n'étaient pas ordinaires ! On n'en voyait pas de pareilles aux douze belvédères de jade des sommets des monts Kuen-lun ! Cinq espèces choisies parmi les plus rares se trouvaient réunies là : Kiosque jaune, Papillon vert, Pastèque brodée, Chat bleu, Lion rouge !

Ces fleurs se trouvaient juste en face de la maison en paille, plantées autour d'un étang que bordait une balustrade en pierre. Sur

Une visite aux mei-fa et autres nouvelles

des étais en bois était étendue une toile qui les protégeait des ardeurs du soleil. Les plus hautes dépassaient dix pieds de haut, tandis que les plus petites en avaient sept à huit ; sur leurs corolles, grandes comme des assiettes, s'épalaient les cinq couleurs dont l'éclat était si vif que les yeux en étaient éblouis.

— Que ces fleurs sont belles, s'écrièrent-ils tous !

Tchang-Wei, sauta sur la balustrade en pierre pour les sentir de plus près ; or, Ts'eou Shien ne voulait pas qu'on sente ses fleurs

— Jeune noble, s'écria-t-il, veuillez descendre ; contentez-vous de les admirer de loin.

À ces mots, Tchang-Wei, que la scène de la porte avait mis de fort mauvaise humeur et qui ne cherchait qu'à faire naître une dispute, se fâcha :

— Petit vieux ! s'écria-t-il, tu habites trop près de ma terre pour qu'il me soit possible de croire que tu n'as jamais entendu parler du jeune Tchang. Possédant de pareilles fleurs, tu as eu l'audace de m'affirmer que tu n'en avais pas ; bien loin de t'estimer heureux de ce que je ne t'en faisais grief, tu oses encore m'assourdir de tes radotages. Où a-t-on jamais vu des fleurs périr pour avoir été senties ? — Eh bien ! je veux les sentir moi ! Et cela, malgré toi.

Ce disant, il s'empara d'une tige fleurie et l'appliqua sous son nez.

Ts'eou Shien, quoique écumant de rage, n'osa proférer une seule parole ; il espérait qu'après avoir regardé à satiété, ils s'en iraient ; le grossier Tchang ne l'entendait pas ainsi.

— Puisque nous avons la bonne fortune de rencontrer des fleurs si belles, dit-il, il ne convient pas de les admirer à jeun ! Il nous faut du vin.

Ayant dit, il donna l'ordre à un esclave d'aller en quérir.

Ts'eou Shien, la colère à fleur de peau, dit :

Une visite aux mei-fa et autres nouvelles

— Ma vile demeure, noble jeune homme, est si étroite que vous ne pourrez tous y trouver place ; regardez donc les fleurs jusqu'à satiété et allez ensuite boire le vin à votre précieuse ferme située ici tout près.

Tchang-Wei montrant le sol, dit :

- Ici la place ne nous manquera pas !
- Ce sol est très humide, noble jeune homme, comment pourriez-vous vous y asseoir ?
- Ceci n'a aucune importance ; tu as bien, au moins, une natte à nous prêter ?

Quelques instants après, l'esclave revint avec le vin ; ayant étendu une natte sur le sol, ils s'assirent tous en rond. L'un parlant, l'autre criant, ils jouèrent à qui perd boit ! (ce jeu, fort prisé des lettrés, consiste à fournir une rime à l'adversaire ; celui-ci doit immédiatement parfaire le vers ; s'il ne réussit pas, il boit une coupe de vin).

Ils semblaient tous, aux dix dixièmes, à leur aise ! Seul Ts'eou Shien, assis à l'écart, avait la bouche crispée par la colère. La vue prolongée de cet admirable jardin fit soudain germer une idée perverse dans l'esprit de Tchang Wei :

- Ce morceau est à point, se dit-il, il faut que je l'avale !

Tournant ses regards avinés vers Ts'eou, il dit :

- À première vue, petit vieux, je ne t'ai pas auné à juste mesure ! Puisque tu sais planter des fleurs, tu as une valeur ; tiens, je t'offre une coupe de vin !

Ts'eou Shien n'était pas en état de répondre avec politesse ; il dit la voix rude :

- Ma vieille personne a reçu du ciel une nature ennemie du vin, noble jeune homme ; invitez-vous vous-même !
- Veux-tu vendre ton jardin ? demanda Tchang.

Une visite aux mei-fa et autres nouvelles

Cette proposition emplît d'effroi le cœur de Ts'eou ; il répondit en tremblant :

— Ce jardin est toute la vie de ma vieille personne, comment pourrai-je le vendre ?

— Toute ta vie ou pas, vends-le moi ! Si tu n'as aucun endroit pour te retirer, tu pourras suivre l'immeuble et devenir mon bien. Tu n'auras d'autre occupation que celle de planter des fleurs et des arbres fruitiers. Es-tu satisfait ?

— Quelle bonne fortune, petit vieux, s'écrient-ils tous en chœur. Si tu connaissais le noble Tchang, tu saurais qu'il te gête ; qu'attends-tu-donc ? Jette-toi vite à ses genoux et remercie-le du bienfait qu'il t'accorde !

Ts'eou Shien, voyant qu'à chaque instant, ils avançaient d'un pas de plus sur le terrain des vexations et de la moquerie, fut saisi d'une colère telle que ses membres tremblaient comme des tiges sèches de chanvre au vent ; il dédaigna de répondre.

— Que ce vieux est grossier ! cria Tchang-Wei. Oui, ou non, réponds-moi !

— Je vous ai déjà dit que je ne voulais pas le vendre, pourquoi insistez-vous ?

— Tu radotes ! que je t'entende encore dire que tu refuses, et j'écris à l'instant un billet doux au sous-préfet et tu verras !

Ts'eou Shien, incapable de maîtriser plus longtemps sa colère, allait l'injurier quand, se ravisant, il se souvint que cet homme était puissant et à moitié ivre et qu'il était préférable de le congédier avec un mensonge et aviser ensuite. Maîtrisant sa colère, il dit :

— Puisque vous désirez, noble jeune homme, acheter mon jardin, accordez-moi un jour de réflexion.

— C'est juste, dirent tous ; alors, à demain !

Étant, tous ivres, ils se levèrent pour partir. Ts'eou Shien, craignant pour ses fleurs, alla prudemment se placer devant pour les protéger ;

Une visite aux mei-fa
et autres nouvelles

effectivement, Tchang-Wei s'avança en titubant vers les pivoines pour les cueillir. Ts'eou, le saisissant, lui dit :



— Noble jeune homme, quoique ces fleurs soient peu de chose, songez qu'elles ne fleurissent qu'une fois dans l'année et que cela représente douze mois de travail ; ce serait cruel de détruire en un instant ce que la nature a mis tant de temps à mener à bonne fin !

Une visite aux mei-fa et autres nouvelles

— Tu es, ma foi, fort sensible ! Mais demain tu me vends le jardin, c'est déjà mon bien ; s'il me plaît de les cueillir toutes, cela ne te regarde plus !

Ce disant, il allongea le bras pour les prendre. Ts'eou Shien, que la mort effrayait moins que cet acte de vandalisme, saisit son bras en criant :

— Noble jeune homme, tuez-moi avant, car, moi vivant, je ne vous laisserai pas cueillir ces fleurs.

— En vérité, s'écria la bande, ce vieux est fort méchant ! Noble jeune homme, cueillez donc ces fleurs, quelle affaire peut-il en résulter ? En fait-il des façons ! Crois-tu donc, vieux, que la peur va nous arrêter ?

Ils s'élançèrent tous les bras tendus.

— Ciel, au secours ! cria Ts'eou Shien en lâchant Tchang-Wei.

Il courut aussitôt vers les assaillants, mais lorsqu'il défendait l'est les forcenés se jetaient sur elles à l'ouest. Il n'en resta bientôt guère sur pied.

Un glaive transperçait le cœur de Ts'eou, les injures montèrent à ses lèvres.

— Troupeau de bêtes sauvages, qui, sans motif, forcez les portes des gens paisibles pour leur nuire, vous voulez ma misérable vie ? Je vous l'abandonne ;

Ce disant, il fonça de toutes ses forces, la tête en avant, sur l'estomac de Tchang-Wei. Celui-ci, qui avait vidé quelques tasses de trop, tomba comme une masse.

— Ciel, quel malheur ! Il vient d'avarier le noble jeune homme, s'écria la bande.

Jetant à terre les fleurs qu'ils avaient cueillies, ils s'approchèrent de Ts'eou pour lui faire un mauvais parti.

Heureusement, parmi eux, il s'en trouva un plus âgé que les autres et qui, vu l'âge de Ts'eou Shien, pensa qu'une mauvaise affaire allait

Une visite aux mei-fa et autres nouvelles

naître. Il arrêta donc les forcenés et releva Tchang-Wei. Celui-ci, pour recouvrer la face qu'il venait de perdre, arracha toutes les fleurs jusqu'au dernier bouton et comme si cela n'était pas encore suffisant, il les piétina avec rage.

Ts'eou Shien, fou de colère, se roulait sur le sol, appelant le ciel et la terre à son secours. Les voisins, entendant ce vacarme dans le jardin, accoururent en foule ; à la vue de cet acte de violence, ils s'entremirent ; la cause une fois connue, au nom de Ts'eou Shien, ils firent des excuses et reconduisirent cette bande hors du jardin.

Arrivé à la porte, Tchang-Wei leur dit :

— Dites bien à ce bandit que s'il m'offre respectueusement ce jardin, je lui fais grâce ; mais s'il s'avise de prononcer une demi-parole qui ne puisse s'écrire, vous ferez bien de lui apprendre à se faire petit (prendre garde) !

Ceci dit, il partit furieux.

Les voisins, voyant Tchang-Wei pris de vin, se dirent que ce n'était là que paroles d'ivrogne et ne venant pas de l'esprit. Revenant près de Ts'eou Shien, ils le relevèrent et le firent asseoir sur les degrés de sa demeure. Après lui avoir dit des paroles de consolation, ils s'en allèrent.

Ts'eou Shien ne pouvait se résigner à cette profanation. Les voyant ainsi salies et piétinées, son cœur ne put plus se contenir, il répandit sa douleur à grands cris :

— Fleurs ! toute ma vie je vous ai aimées et prodigué mes soins ; je n'ai jamais froissé le moindre de vos pétales ni rudoyé la plus petite de vos feuilles. Qui aurait pensé qu'aujourd'hui, il vous arriverait pareil outrage !

Il en était là de ses lamentations lorsque il entendit soudain derrière lui une douce voix lui dire :

— Ancêtre Ts'eou, pourquoi vous lamentez-vous ainsi ?

Une visite aux mei-fa et autres nouvelles

Se retournant aussitôt, il vit une jeune fille âgée de deux huitaines d'années, la figure fraîche et jolie, le chignon reluisant et artistement échafaudé.

Ne sachant à quelle famille elle appartenait, il avala ses larmes pour lui demander :

— Jeune demoiselle à quelle famille appartenez-vous ? Pourquoi êtes-vous venue ici ?

— Ma famille, répondit la jeune fille, habite non loin d'ici ; ayant appris que dans votre jardin vous aviez des pivoines en plein épanouissement, je suis venue les admirer. Je ne pensais pas qu'elles étaient déjà passées.

Au seul nom de pivoine, Ts'eou Shien recommença, malgré lui, ses lamentations.

— Dites-moi donc quelle affaire amère vous fait ainsi pleurer.

Le vieux lui raconta alors l'acte de vandalisme commis par Tchang-Wei.

— Ah ! dit la jeune fille avec un sourire, c'est ce qui vous fait pleurer ? Voudriez-vous donc voir ces fleurs reprendre à nouveau leur place sur les tiges ?

— Noble jeune fille, cessez de vous moquer. Où a-t-on jamais vu des fleurs tombées remonter sur leurs tiges ?

— Mon ancêtre, en mourant, m'a laissé un secret dit : « Retour des fleurs à leur tige ». Je l'ai expérimenté maintes fois, il a toujours réussi.

Ts'eou Shien, mi-riant, mi-pleurant demanda :

— Jeune demoiselle, auriez-vous, par hasard, ce pouvoir ?

— Je vous ai dit la vérité.

Ts'eou Shien se jetant aussitôt à genoux l'adora :

Une visite aux mei-fa et autres nouvelles

— Noble jeune fille, si vous voulez m'apprendre cette formule, quoique je n'ai rien à vous offrir en retour, je vous promets, à chaque floraison, de venir vous inviter à les admirer.

— Ne m'adorez pas ainsi, dit la jeune fille ; allez seulement me chercher un bol plein d'eau.

Ts'eou Shien se releva avec précipitation et courut chercher l'eau ; au fond du cœur il se disait : « Se peut-il qu'elle ait pareil pouvoir ?... Elle doit se moquer de mes larmes... cependant, je ne l'ai jamais vue ; comment une inconnue pourrait-elle se moquer de moi ?... mais alors elle doit avoir dit vrai... »

Il prit un bol, le remplit d'eau et revint en toute hâte. Regardant à droite, puis à gauche, il ne vit plus la jeune fille ; mais, ô prodige ! les fleurs se balançaient joyeusement sur leurs tiges ; sur le sol, pas le moindre pétale ! Elles étaient là au complet, réparties non par couleur, mais multicolores et bien plus belles qu'avant.

Ts'eou Shien, joyeux et effrayé à la fois, se disait : « Et moi qui doutais que cette jeune fille eût pareil pouvoir ! » Pensant qu'elle se trouvait encore au milieu des pivoines il déposa à terre le bol et courut la remercier.

Il eut beau chercher et rechercher dans tout le jardin, il ne parvint pas à en découvrir la trace.

— Comment se fait-il que cette jeune fille ait ainsi disparu !... Elle doit être encore à la porte... je vais vite la prier de me laisser cette formule...

Ayant couru à la porte, il constata qu'elle était fermée à clé ; de jeune fille, pas la moindre trace !

— Serait-ce donc une immortelle ?... Ah ! je suis trop égoïste ; c'est pour cela que je suis méprisé.. Je ferais peut-être mieux d'ouvrir la porte de mon jardin en donnant libre entrée au public, je ne dérangerai pas ainsi les immortelles !...

Une visite aux mei-fa et autres nouvelles

Le lendemain, sa résolution bien prise, il ouvrit la porte à deux battants ; libre à quiconque de s'y promener ; seulement, il afficha l'avis suivant :

Nobles personnes, regardez à loisir,
Mais, de grâce, ne touchez pas !

Les gens des villages environnants se transmirent mutuellement la nouvelle et tous, hommes et femmes, accoururent au jardin ; les promeneurs se suivaient sans interruption.

Disons maintenant que le lendemain matin Tchang-Wei, s'adressant à sa bande, leur dit :

— Hier, ce vieux bandit m'a frappé ; il m'est impossible de rester sur cet affront ; retournons-y présentement et s'il refuse de me livrer son jardin, appelons nos gens et ravageons tout son enclos ; peut-être qu'ainsi ma colère se calmera.

À peine sortis de la ferme, ils entendirent des gens dire :

— Une immortelle a daigné descendre dans le jardin de Ts'eou Shien ; les fleurs qui avaient été arrachées sont remontées sur les tiges et sont maintenant multicolores !

— Ce n'est pas possible, affirma Tchang-Wei ; ça doit être plutôt une sorcellerie de ce maudit vieux ; allons toujours voir puis nous aviserons.

Étant tous arrivés devant la chaumière, ils constatèrent sans peine que la nouvelle n'était pas une vaine rumeur ; les fleurs étaient bien là plus belles et plus fraîches qu'avant ! Quoique ce prodige étonnât Tchang-Wei aux dix dixièmes, il n'abandonna pas pour cela la pensée « de déglutition » conçue la veille. Ayant tout bien examiné un bon moment, une nouvelle pensée, plus perverse que l'autre, germa soudain en son esprit.

— Allons-nous en, dit-il.

Une fois dehors, ses compagnons lui demandèrent :

Une visite aux mei-fa et autres nouvelles

— Noble jeune homme, pourquoi ne lui réclamez-vous pas le jardin ?

— J'ai là, dit-il en montrant son front, un plan admirable. Demain, ce jardin m'appartiendra !

— Quel mystérieux plan avez-vous donc conçu ?

— Actuellement, à la préfecture de Pei-Tcheou, un certain Wong-Tsi vient de lever l'étendard de la révolte ; il répand dans le peuple des pratiques de sorcellerie ; le préfet vient de donner l'ordre encore secret, d'arrêter tous les sorciers et il promet même une prime de trois mille ligatures à quiconque en découvrira un. Demain, je broderai sur le thème des fleurs descendant et remontant sur les tiges et enverrai mon majordome, Tchang le Léopard, dire au préfet qu'il trompe le peuple par des pratiques de sorcellerie. Ce vieux ne pourra résister à la torture ; il avouera certainement et ira finir ses jours au fond de la geôle. Ce jardin sera vendu par autorité de justice ; qui oserait se porter acquéreur ? Il me reviendra sans aucun doute ; j'aurai, en outre, les trois mille ligatures, ah ! ah !...

— Oh ! quelle admirable combinaison ! Noble jeune homme, il ne convient pas d'en différer l'exécution ; allons, de suite, tout préparer.

Étant immédiatement retournés à la ville, ils rédigèrent l'accusation.

Le lendemain matin ayant bien stylé Tchang le Léopard, il l'envoya porter l'accusation au tribunal du préfet de P'ing-Kiang. N'oublions pas que ce Tchang le Léopard était le mieux teinté des satellites de Tchang-Wei. Il avait cuit à point les influences du mandarinat ; c'est pour cette raison qu'il se servait de lui. À cette nouvelle, le préfet qui, justement était sur la piste des sorciers, surtout lorsqu'on lui dit que hommes et femmes du village avaient vu le prodige, n'eut aucun doute. Il confia des satellites à l'indicateur Tchang le Léopard pour arrêter l'inculpé. Tchang-

Une visite aux mei-fa et autres nouvelles

Wei ayant, à l'avance, versé une provision d'argent et de sapèques, ceux-ci partirent sur-le-champ. Tchang-Wei partit à leur suite.

Arrivés au jardin, ils y pénétrèrent ; le pauvre vieux, pensant que c'était des visiteurs, trouva cela fort naturel. À sa vue, ils se mirent à courir vers lui en hurlant. En un tour de main il fut ligoté.

Le morceau de peur qu'avalait Ts'eou Shien ne fut pas petit ! Il demanda cependant :

— Vieil homme des Han, quelle faute ai-je donc commise ? Je vous prie, nobles personnes, de me le dire clair et blanc !

Toutes les bouches s'ouvrirent à la fois pour l'appeler sorcier et rebelle. Sans lui permettre la moindre parole, ils le bousculèrent vers la porte de sortie.

À cette vue, les voisins accoururent effrayés ; ayant interrogé les satellites, ceux-ci leur crièrent :

— Vous osez encore nous le demander ? Sachez que le crime que celui-ci a commis n'est pas petit ; nous craignons fort que tout le village ne soit compromis, ah ! ah !...

Ces grandes paroles effrayèrent les villageois ; la crainte les saisit au cœur ; craignant de se compromettre, ils s'écoulèrent tous comme de l'eau !

Ts'eou Shien emmené, Tchang-Wei suivi de sa bande alla fermer le jardin à clé.

Lorsque Tchang arriva au mandarinat du préfet, les satellites avaient déjà fait agenouiller Ts'eou Shien devant la barre sise en face de la « porte de lune ». Il remarqua un individu agenouillé sur le côté, celui-ci lui était inconnu.

Les geôliers qui avaient reçu l'argent de Tchang-Wei étaient tous en expectative à leurs pièces de torture.

Le préfet criait :

Une visite aux mei-fa et autres nouvelles

— D'où es-tu, sorcier, qui oses tromper par tes pratiques perverses les gens des cent familles vivant sur mon territoire ? Combien as-tu recruté d'adeptes ? Dis la vérité !

— Homme de peu, dit Ts'eou Shien, j'habite au village de Tchang-loh ; je ne suis pas sorcier d'autre lieu ; je ne connais pas non plus les pratiques perverses.

— Hier, dit le préfet, tu as employé des formules de sorcier en faisant remonter des fleurs tombées sur leurs tiges. Tu oses encore nier ?

À ces paroles, Ts'eou Shien sut que Tchang-Wei avait passé par là. Il raconta alors sommairement le vandalisme commis par Tchang-Wei et la venue de la jeune fille qui avait fait remonter les fleurs sur leurs tiges.

Il croyait bien que le préfet ne douterait pas un instant de ses paroles. Mais celui-ci lui cria :

— A-t-on vu jamais, sous le ciel, pareille chose ? C'est bien là des mensonges de sorcier ; mettez-le à la torture.

Comme un essaim d'abeilles, les geôliers se jetèrent sur lui. À cet instant précis, le préfet pris de vertige tomba de son siège. Incapable de s'asseoir à nouveau, il ordonna de mettre Ts'eou Shien à la cangue et de l'enchaîner dans la geôle, renvoyant au lendemain la suite de l'interrogatoire. Les geôliers firent ainsi.

Disons maintenant que Tchang-Wei, lorsqu'il entendit le préfet traiter Ts'eou Shien de sorcier, trépigna de joie. Les « propres à rien » qu'il avait sous la main lui dirent :

— Hier, ce jardin appartenait encore au petit vieux ; le plaisir éprouvé, en nous y promenant, n'était pas complet. Noble jeune homme ! maintenant qu'il est vôtre, il faut aller en jouir un bon coup.

— Vos paroles sont justes, répondit Tchang.

Ayant chargé les esclaves de vin et de victuailles, ils sortirent en bande de la ville.

Une visite aux mei-fa et autres nouvelles

Arrivés au jardin de Ts'eou Shien, ils ouvrirent la porte ; parvenus devant la maison en paille, ils virent qu'il ne restait plus une pivoine sur pied ; toutes les fleurs étaient à terre dans l'état où ils les avaient laissées l'avant-veille !

— Voilà qui est extraordinaire ! s'écrièrent-ils.

— Ce vieux bandit est réellement magicien, dit Tchang-Wei ; comment expliquer autrement, cette nouvelle transformation en une demi-journée ?

Comme il parlait encore, un tourbillon de vent s'élevant du sol, emporta dans l'espace les fleurs tombées qu'ils virent se transformer en jeunes filles d'un pied de haut.

— Qu'est ceci ? s'écrièrent-ils effrayés.

Ce cri était à peine poussé que les jeunes filles fendant l'air d'un geste agrandirent leur taille et tournèrent en rond autour d'eux.

L'une d'elles, habillée de rouge, dit :

— Mes sœurs, voici plus de dix ans que nous habitons ici, recevant les soins amoureux de l'ancêtre Ts'eou ; une bande d'esclaves, aux mains vénéneuses, nous a piétinées ; convoitant ces lieux, ils sont allés jusqu'à calomnier l'ancêtre Ts'eou. Puisque voici nos ennemis, vengeons-nous et vengeons notre bienfaiteur. Allons-y, mes sœurs !

— Petite sœur, vos paroles sont justes.

Relevant aussitôt les manches de leur habit qui paraissaient longues de plusieurs pieds, elles s'avancèrent ; un souffle glacé pénétra les os de tous qui s'écrièrent :

— Il y a des Khoei ! (âmes errantes).

Jetant ce qu'ils avaient en mains, chacun s'occupant de son propre salut, ils se sauvèrent vers l'extérieur. Dans leur course, certains trébuchèrent contre des racines d'arbres qui leur barraient la route comme à plaisir, d'autres reçurent des pierres à la tête. Quand le calme revint et qu'ils eurent raffermi leurs esprits, ils se comptèrent.

Une visite aux mei-fa et autres nouvelles

Deux hommes, Tchang-Wei et Tchang le Léopard, manquaient à l'appel.

Quand le vent se calma la nuit était venue. Ils retournèrent à la ferme où ils réunirent quelques jeunes fermiers bien charpentés. Ayant allumé des torches, ils partirent faire des recherches.

Arrivés au milieu du jardin, ils entendirent un sanglot sortir d'un vieux mei (prunier). S'étant approchés avec les torches, ils découvrirent Tchang le Léopard pris dans les racines de l'arbre ; il avait le crâne fendu. L'ayant ramassé, deux hommes le portèrent à la ferme.

Ayant continué leurs recherches, ils entendirent soudain un villageois les appeler du pied du mur d'enceinte de l'Est :

— Le jeune maître est ici !

Tous se précipitèrent comme un essaim d'abeilles ; le fermier leur dit :

— J'aperçois sur cet arbre la coiffure de notre maître.

— Si la coiffure est ici, l'homme n'est pas loin, dirent-ils tous.

Ayant fait quelques pas vers l'angle que formaient les murs en se joignant, l'un d'eux poussa un cri :

— Ah ! Quelle amertume !

À l'angle, se trouvait une fosse d'aisance ; un homme y était planté au beau milieu, les pieds en l'air ! Les villageois reconnurent les chaussures, les bas et les habits : c'était bien Tchang-Wei !

Bravant l'odeur infecte qui se dégageait de là, ils le retirèrent. Constatant qu'il était bien mort, ils l'apportèrent sur les bords de l'étang pour le laver.

L'un des villageois partit en avant porter la nouvelle à la ferme. Petits et grands, toute la famille, entonnèrent aussitôt les lamentations des morts. Ayant préparé un cercueil, ils y déposèrent leur maître.

La même nuit, à la cinquième veille, Tchang le Léopard dont le crâne était fendu, mourut lui aussi.

Ceci arriva parce que toute action mauvaise doit recevoir sa punition.

Une visite aux mei-fa et autres nouvelles

Disons maintenant qu'après l'arrestation de Ts'eou Shien, les voisins de droite et de gauche et tous les gens du village savaient qu'il était innocent. Seule, la crainte inspirée par Tchang-Wei leur avait empêché de montrer la tête. — Maintenant qu'ils venaient de le voir mort, ils se réunirent ; dix par dix, cent par cent, ils inscrivent leur nom au bas d'une supplique où tout était rapporté en détail.

Au moment précis où le préfet ouvrait l'audience pour juger Ts'eou Shien, un satellite prit la parole et apprit au préfet que l'accusateur, Tchang le Léopard et son maître Tchang-Wei étaient morts la nuit dernière dans telle et telle circonstance

Le préfet, quoique fort effrayé, doutait encore lorsqu'il vit les gens des cent familles faire irruption dans la salle d'audience pour demander réparation de l'injustice.

Il connut alors le tort qu'on avait causé à Ts'eou Shien et il s'estima heureux de ne pas l'avoir mis à la torture. Il donna immédiatement l'ordre de l'extraire de la geôle et en pleine audience il le délivra. Il lui remit ensuite une proclamation revêtue de son cachet, pour la suspendre à la porte d'entrée. Par autorité de justice, défense était faite, aux oisifs, de maltraiter les arbres et les fleurs de Ts'eou Shien !

Après avoir remercié le préfet, tous sortirent du tribunal. Ts'eou Shien, à son tour, remercia ses voisins.

De retour à son jardin, il vit les pivoines fraîches et jolies, se balancer joyeusement sur leurs tiges !

À partir de ce jour Ts'eou Shien s'habitua insensiblement à ne plus prendre de nourriture ; il se nourrit du seul parfum des fleurs.

Ayant, de beaucoup, dépassé la centaine, il finit doucement, sans douleur !

Saïgon, 30 juillet 1922.

@

UN TOU-TI CUPIDE ¹

Traduit du Yuê-tong-sin-liao-tchai 粵東新聊齋

@

Il y avait une fois, à la ville de Hiang-shan, dans la province de Canton, un tailleur qui se nommait Tan-K'oën. Il était employé dans une boutique d'habits de la ville.

Un jour d'été, la chaleur étant accablante, notre tailleur décida de prendre un congé. Il alla le passer dans son village pensant y trouver un peu de fraîcheur. Malheureusement la chaleur y était aussi forte qu'en ville. Une nuit, malgré le khang avancé, il se tournait et retournait encore sur sa natte ; ne parvenant pas à s'endormir, il se leva et sortit pour prendre l'air.

La lune brillait de tout son éclat ; le tailleur se dirigea vers la rivière qui coulait devant le village ; enlevant ses habits, il se plongea dans l'eau courante. Le bain pris, il remonta sur la rive ; Il se baissa pour prendre son habit ; en se relevant, il vit quelqu'un venir vers lui ; ayant honte de sa nudité, le tailleur, les habits sous le bras, courut se cacher dans la petite pagode du tou-ti de son village sise non loin de là. Après avoir endossé son habit, il rentra chez lui sans penser à mal.

Sitôt qu'il eut passé le seuil de sa porte, il sentit soudain ses entrailles horriblement tirillées ! Il se roula sur sa natte : la douleur, au lieu de se calmer, allait en augmentant. Sa femme lui donna d'abord une potion, puis une autre, sans résultat ; désespérée, celle-ci lui demanda :

— Aurais-tu par hasard offensé quelque esprit ?

¹ Bulletin de la Société d'Études Indochinoises, Saïgon, 1923, pages 87-90.
Note du traducteur. — Le tou-ti est le saint protecteur d'un endroit : village, hameau ; un espèce de garde-champêtre. La bonté est généralement son apanage. Il ne doit pas être confondu avec ce que les Annamites nomment ma-qui et les Chinois khoei : esprit ou âme errante, qui est méchant et surtout vindicatif. Le tcheng-hoang est l'esprit protecteur d'une ville et du territoire d'un district, ayant juridiction sur les tou-ti des villages de ce district.

Une visite aux mei-fa et autres nouvelles

— Je ne crois pas répondit Tan-K'oën.

La question de sa femme fit cependant réfléchir le tailleur ; il se souvint qu'il avait pénétré, tout nu, dans la demeure du tou-ti-lao-yé.

— C'est certainement le tou-ti qui se fâche, dit-il à sa femme, j'ai pénétré dans sa demeure nu comme un ver !

— Voilà la cause de ton mal, dit la femme.

S'habillant en tout hâte, elle courut à la pagode du tou-ti. Elle le pria avec ferveur de vouloir bien être indulgent envers un pauvre pécheur repentant et ignorant qui, forcé par un voisin indiscret, lui avait involontairement manqué de respect. Sa prière terminée, elle courut auprès de son mari qui geignait de plus belle ! Persuadée que le tou-ti était la cause du mal, elle réfléchit encore ; soudain elle s'écria :

— Ah ! j'ai oublié d'offrir des bougies et du papier sapèque au tou-ti.

Prenant une ligature de bougies et de papier monnaie elle retourna à la pagode. Renouvelant sa prière elle offrit le cadeau.

L'offrande était à peine brûlée que le mal du tailleur disparaissait.

Quelques jours après, le congé étant expiré, Tan-K'oën retourna à la boutique du tailleur son patron. Au fond du cœur il était fort mécontent des procédés du tou-ti qui s'était permis de lui soutirer mille sapèques. Il rumina longtemps sa vengeance. Un jour, il prit un pinceau et rédigea une accusation en règle contre ce tou-ti, à son avis, par trop cupide. Quand son cas fut bien expliqué et écrit sur papier jaune, il traversa la rue et alla à la pagode du tcheng-hoang ; s'étant humblement prosterné devant le chef du tou-ti, il énuméra ses griefs puis, le feu étant le messenger de l'autre monde, il brûla sa supplique pour la faire parvenir.

Le lendemain, vers l'heure de midi, se sentant fatigué, il se coucha ; à peine endormi, il vit venir à lui un satellite « conducteur d'âmes » ayant en main un mandat d'amener. Tan-K'oën l'ayant suivi, le satellite l'introduisit dans un yamen dont il referma sur lui la porte.

Une visite aux mei-fa et autres nouvelles

Arrivé à la salle de justice le conducteur d'âmes fit mettre le tailleur à genoux. Tan-K'oën, plus mort que vif, obéit en tremblant. Quand il releva la tête, il vit, assis devant lui, un personnage dont la tête était couronnée comme celle d'un empereur. Ce terrible juge était assis derrière une table ; à ses côtés se tenaient, debout, deux grands diables à longue barbe hirsute ; leurs sourcils étaient horriblement broussailleux. La cruauté était peinte sur leur figure. L'un tenait une abaque (planche à compter), l'autre un grand livre.

À la vue de cet appareil judiciaire, le tailleur devina qu'il se trouvait devant le tcheng-hoang auquel il en avait appelé. Ce qui le lui confirma, ce fut la vue d'un vieillard à longue barbe blanche qui était à genoux, comme lui, devant ce juge au regard sévère.

Tout à coup, le juge couronné, s'adressant au vieillard à la peau ridée lui dit :

- Tou-ti de tel village, voici, ici présent, l'homme qui a porté plainte contre toi. Qu'as-tu à dire pour ta défense ?
- Quelle plainte a-t-il portée contre moi ? demanda le vieillard.

Le tailleur, prenant vivement la parole, dit :

- Tu exerces la charge de tou-ti, c'est-à-dire que tu as mission de protéger ; tu es par nature, un esprit de bonheur, car c'est toi qui distribues le bonheur aux gens du village ; or, moi Tan-K'oën, je suis ton protégé ; j'ai, par mégarde et sans songer à mal, commis une faute aussi légère que le costume que je portais ! Tu t'es aussitôt emparé de mes boyaux et les as tordus à les rompre ; j'ai souffert la torture. J'estime que ta sévérité à mon égard est injuste.
- Je suis un esprit vertueux, répondit le vieillard ; aux bons, je donne le bonheur ; aux méchants, je distribue le mal. Je suis impartial. Or, toi Tan-K'oën, tu as agi témérairement en venant te présenter en mon temple sans un fil de soie suspendu à ton corps ; ton audace est trop grande ; ce n'est

Une visite aux mei-fa et autres nouvelles

pas ainsi qu'on se présente devant les esprits clairvoyants. J'ai fait mon devoir en t'envoyant ce mal dont tu te plains.

— S'il est vrai, répondit le tailleur, que je me suis présenté légèrement vêtu devant toi, j'ai été forcé ; ma femme est venue reconnaître ma faute et te manifester mon repentir. C'est du fond du cœur qu'elle t'a parlé ; tu as rejeté cette prière faisant mentir la devise écrite au frontispice de ton temple : « Priez et vous obtiendrez ». Toi, tu n'as pas pardonné au pécheur repentant. On t'a alors offert mille sapèques : tu t'es laissé corrompre. J'estime que la cupidité t'a fait agir ainsi envers un homme que tu as mission de protéger. Grand tcheng-hoang, j'en appelle à votre impartiale justice.

Le juge, sans en demander davantage, rendit aussitôt la sentence suivante :

— Tou-ti, pour avoir cupidement extorqué l'argent de cet être vivant, tu seras privé de ta charge durant trois ans.

Le tailleur vit alors un des terribles assistants inscrire la sentence sur le registre. Le tou-ti fut alors emmené.

— Toi, Tan-K'oën, cria le juge, tu as, pour une petite somme d'argent, mis en branle tout l'appareil judiciaire. Tu es fort turbulent !

Ayant dit, le juge se tournant vers ses deux assistants cria :

— Qu'on lui applique vingt coups de bâton !

Le tailleur fut si effrayé qu'il s'éveilla. Il sut alors que ce qu'il venait de voir n'était qu'un songe. Il repassa, dans son esprit, ce qu'il avait vu en rêve ; il en riait encore quand soudain, une forte colique le saisit. Se levant immédiatement, il courut en toute hâte aux lieux publics qui se trouvaient à l'extrémité de la rue.

Par un effet du hasard, le sous-préfet de Poug-Yu (Canton) passait dans cette même rue. Le tailleur était si préoccupé par son cas qu'il ne

Une visite aux mei-fa et autres nouvelles

vit pas le magistrat. Courant comme un aveugle (!) il alla donner, la tête la première, dans l'estomac du sous-préfet. Celui-ci, furieux, le fit arrêter et conduire à son yamen. Il ne lui rendit la liberté qu'après lui avoir fait appliquer vingt coups de bâton.

Le pauvre tailleur, les fesses meurtries, rentra à la boutique complètement guéri du mal qui l'avait tant fait courir. Il raconta ce qui venait de lui arriver aux employés, ses confrères, qui rirent aux éclats. Mais lui, qui se souvenait de son rêve et de ce qu'il avait reçu sur son derrière, ne riait pas !

Le Dormeur de la Montagne, auteur de ce récit, ajoute :

Ce fait nous montre comment les jugements rendus au pays de l'ombre sont exécutés au pays de la lumière. Le tailleur, devant subir sa peine, va se jeter lui-même dans les serres du magistrat de Canton. Les décisions de l'autre monde s'exécutent doucement et sans heurts. Qui serait assez téméraire pour dire le contraire ?

Je sais que les nouvelles méthodes d'enseignement prétendent être aptes à détruire l'obsession des esprits et des khoei. Que ceux qui prétendent être assez habiles pour se soustraire à ces obsessions le fassent, mais qu'ils se gardent de tourner en ridicule ceux qui gardent leur ancienne foi.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que date le premier essai de rationalisme ; Lao-tse a dit, il y a fort longtemps : « Le bonheur et le malheur ne nous sont pas envoyés par le ciel ; les esprits et les khoei n'existent pas ». Quoique ces paroles soient millénaires, on a continué à y croire. Ce qui me fait dire que quoique j'estime les nouvelles méthodes d'enseignement, je ne jette pas, pour cela, la pierre à ceux qui gardent les anciennes croyances. L'essentiel est de n'avoir pas l'esprit borné !

Saïgon, 22 septembre 1922.

L'EUNUQUE TCH'EN-LIN ¹

Traduit sur le texte des Siao-siao-chouo

@

Depuis que l'empereur Tchen-Tsong de la dynastie des Song (998 à 1022) se trouvait sur le trône du Fils du Ciel, l'Empire avait de sages ministres et les gens des cent familles travaillaient avec joie.

Lorsqu'entouré de sa cour, il paraissait sur le trône, un léger voile de tristesse assombrissait cependant la face du Dragon !

Le Fils du Ciel, quoique âgé de quarante ans, n'avait pas encore d'héritier.

Or, cette année-là, l'impératrice Lieou, du palais de l'Est, et la concubine Ly-tchéen-Fei, du palais de l'Ouest, concurent vers la même époque. Grande fut la joie de Tchen-Tsong !

Malheureusement, avant l'heureux terme, la nouvelle de la révolte des Ki-Tan arriva à la capitale.

Les généraux, chargés de la garde des frontières, avaient été battus ; un pressant message demandant du secours venait de parvenir à la cour.

À cette grave nouvelle, Tchen-Tsong, alarmé, convoqua en hâte les conseillers civils et militaires.

Le Conseil d'Empire réuni, l'assistant de gauche Kéou-Tchoen sortit des rangs et dit :

— Les guerriers ki-tan sont braves ; ils ont déjà pris Ting-Tcheou ; sous peu ils vont attaquer la ville de Tai-Ming ; le peuple est démoralisé, le péril est extrême. Je vous prie, Majesté, qui êtes en haut, d'y conduire votre Saint Char. Ce

¹ Bulletin de la Société d'Études Indochinoises, Saigon, 1926, pages 39-58.

Une visite aux mei-fa et autres nouvelles

n'est qu'à ce prix que pourront être repoussés ces barbares du Nord.

L'assistant avait à peine fini de parler que le Grand examinateur Wang-Kin-Yo s'avance et dit :

— Il ne faut pas, Majesté, ajouter une foi trop profonde aux paroles de Kéou-Tchoen. La valeur des troupes ki-tan est surfaite. Nos généraux des frontières ont manqué de courage ; ce sont des incapables. Il suffit, Souverain, d'envoyer un général habile ; il n'aura aucune peine à les arrêter et à les repousser dans leurs steppes. À quoi bon ébranler à la légère ce Saint Char, précieux entre dix mille, et exposer votre Personne Sacrée aux dangers des frontières. Majesté, vivez dix mille ans !

Tchen-Tsong, entre ces deux avis contraires, hésitait. Le Grand protecteur, Kao-King, prit la parole :

— N'écoutez pas, Vieillard aux dix mille âges, les paroles de Wang-Kin-Yo. Si la ville de Tai-Ming venait à tomber en leurs mains, Chen-Tcheou serait aussitôt assiégé. Que Votre Majesté suive l'avis de Kéou-Tchoen ; qu'Elle parte à la tête des troupes de secours qui vont châtier les barbares. Vous ferez le bonheur de l'empire.

Le Fils du Ciel, se rangeant à cet avis, décida d'aller lui-même soumettre les Ki-Tan.

Le jour choisi par les astrologues étant arrivé, les troupes se rangèrent sous les armes. Tchen-Tchong, le sacrifice offert, se plaça à leur tête.

L'armée allait s'ébranler lorsqu'un eunuque accourut et dit à l'empereur :

— Vieillard, vivez dix mille âges ! les deux impératrices, de l'Est et de l'Ouest, viennent à l'instant même de donner deux princes à l'empire.

Une visite aux mei-fa et autres nouvelles

La joie et la tristesse s'emparèrent à la fois de l'esprit de Tchen-Tchong : joie de savoir la succession au trône assurée ; tristesse de ne pouvoir, sans enfreindre les rites, aller au Palais jeter ses regards de Dragon sur ces présents du Ciel !

La sûreté de l'empire primant tout, l'ordre de départ fut immédiatement donné.

Cette campagne contre les Ki-Tan fut longue.

Le Saint Char de l'empire resta plus de dix ans loin de la capitale !

Or, la dame Lieou, impératrice du palais de l'Est, avait réellement donné le jour, non à un prince, mais à une princesse.

La dame Ly, lui ayant fait l'affront de donner un prince à l'empire, elle n'avait pu le supporter. C'est pourquoi, de connivence avec son eunuque favori, elle avait envoyé celui-ci annoncer cette fausse nouvelle au Fils du Ciel.

Dans la suite, la dame Lieou réfléchit. Pensant à la colère du Dragon Céleste à la nouvelle de ce mensonge, sa figure s'attristait, son regard devenait mauvais.

Kouo-Hoai, son ministre dévoué, remarquant ce changement de traits, lui en demanda la cause.

L'impératrice, connaissant le dévouement à son clan de Kouo-Hoai, lui apprit la vérité.

— Que ma Souveraine bannisse toute tristesse, dit Kouo-Hai, votre esclave, par une savante combinaison, peut, en effet, changer en joie cette tristesse !

— Que pensez-vous faire ? demanda vivement l'Impératrice.

— Afin d'éviter tout malheur futur, dit le confident pervers en s'approchant près de son oreille, il faut agir de telle et telle façon.

Une visite aux mei-fa et autres nouvelles

Effectivement lorsque celui-ci eut fini de détailler son plan, la dame Lieou bannit toute crainte. Il fut décidé que ce projet serait immédiatement mis à exécution.

Le soir de ce jour, l'impératrice Lieou fit préparer un festin. Se rendant elle-même au palais de l'Ouest, elle invita la dame Ly.

Pendant le repas, le prince héritier fut enlevé des appartements de l'impératrice Ly et confié à la camériste Kheou à qui on intima l'ordre de noyer, la nuit venue, le rejeton impérial dans l'étang aux Ondes Dorées. Celle-ci, au reçu de cet ordre, s'empara du prince impérial et l'emporta dans le parc. La pensée du malheureux destin réservé à cet illustre nouveau-né obsédait le cœur de la camériste. Hésitante, elle erra longtemps dans le parc ; tout à coup, elle aperçut au bout de l'allée et venant vers elle le vieil eunuque Tchen-Lin. L'air triste et préoccupé de la camériste, la présence d'un enfant dans ses bras intriguèrent celui-ci qui, curieux par métier, voulut tout savoir.

La demoiselle Khéou, connaissant la fidélité et l'intégrité du vieil eunuque, lui dévoila sans hésitation le méchant projet conçu par l'impératrice Lieou et Kouo-Hai. Tchen-Lin à cette nouvelle frémit d'effroi !

— Je suis ici à cette heure, dit-il, par ordre du prince Huitième Sage. Je viens cueillir une corbeille de fleurs que celui-ci veut offrir à la princesse Ti, sa deuxième femme.

Puisque le prince impérial est en péril, notre devoir est de le sauver. Déposez-le dans ma corbeille, je vais l'emporter hors du palais. Quant à vous, vous direz que vous l'avez jeté dans l'étang aux Ondes Dorées. Ne découvrant pas le corps, ils penseront que le courant l'a entraîné au dehors.

Les larmes aux yeux, la camériste Kheou déposa dans la corbeille l'enfant impérial que Tchen Lin emporta précipitamment hors du parc.

Arrivé au palais du prince Huitième Sage, l'eunuque mit l'oncle de l'enfant au courant.

Une visite aux mei-fa et autres nouvelles

C'est avec peine que celui-ci maîtrisa la colère qui le saisit. En l'absence de l'empereur, le plus grand silence sur ce forfait monstrueux était nécessaire.

Il se résigna. Pour faire passer inaperçue la présence d'un nouveau-né chez lui, il annonça la naissance d'un fils. Il confia le prince à sa concubine préférée, la princesse Ti, lui recommandant de l'élever comme son propre fils.

L'impératrice Lieou, la nuit venue, voulant faire disparaître toute trace de la mère et du fils, ordonna de mettre le feu au palais de l'Ouest.

La dame Ly, avertie à temps par la camériste Khéou, se sauva. La même nuit la dévouée camériste se suicida en se jetant dans l'étang aux Ondes Dorées.

La colère de l'impératrice Lieou, à la nouvelle de la fuite de l'impératrice Ly et du suicide de la camériste Khéou, ne fut pas petite !

Kouo-Hoai qu'elle consulta aussitôt lui dit :

— La demoiselle Khéou a tout dévoilé à la dame Ly. Après la fuite de celle-ci, la camériste, songeant à la responsabilité encourue, s'est volontairement donné la mort. Les choses arrivées à ce point, ô Mère de l'empire ! il n'y a qu'à attendre les événements d'un cœur tranquille.

Le prince Huitième Sage se nommait Té-Tchao ; c'était le plus proche parent de Tchen-Tsong.

Lorsque l'empereur Tai-Tsong avait laissé le trône à Tchen-Tsong, il avait fait Té-Tchao prince de In. Ce prince était si sensé et si sage que la cour lui avait donné le surnom de Huitième Sage. Sa deuxième femme, la princesse Ti, était vertueuse et sage ; c'est pourquoi lorsque le prince impérial, sauvé par Tchen-Lin, lui fut confié, elle le reçut avec respect et silencieusement, elle l'éleva comme son fils.

Une visite aux mei-fa et autres nouvelles

Cet enfant reçut le nom de Cheou I (Qu'il Prospère). L'année suivante elle donna elle-même le jour à un fils que le Ciel envoyait en récompense au prince Huitième Sage...

Onze ans après les événements ci-dessus rapportés, l'empereur Tchen-Tsong, ayant soumis les Ki-Tan, rentra à la capitale.

Il fut fort attristé d'apprendre la mort du Huitième Sage survenue durant son absence. Le titre posthume de *prince fidèle et pieux* lui fut conféré. La princesse Ti n'osant apprendre la vérité à l'empereur, Tchen-Tsong ignora que le fils aîné de Huitième Sage était son propre fils.

L'impératrice Lieou lui fit croire sans peine que l'impératrice Ly et son fils avaient péri dans l'incendie du palais de l'Ouest ou palais du Jade Nuageux. Son prétendu fils à elle était mort après la naissance !

Tous ces malheurs tombant à la fois sur Tchen-Tsong, le Fils du Ciel baissa la tête et se soumit au Destin.

L'empereur avait maintenant cinquante-cinq ans, n'espérant plus d'héritier direct, il fit choix pour lui succéder de son plus proche collatéral.

L'heureux élu fut Cheou-I, fils aîné du prince Huitième Sage : Son propre fils !

Le nom de celui-ci fut changé ; il devint le prince Tchen. Il avait, à cette époque, quatorze ans. Sa mère supposée, la dame Ti, fut faite impératrice douairière. Le vrai fils du Huitième Sage reçut les honneurs dont avait joui son père.

Ce choix fait, les ministres le reconnurent et solennellement lui offrirent leurs hommages. Les gens des cent familles furent amnistiés.

L'année suivante, l'empereur fut atteint d'une maladie que les médecins impériaux furent impuissants même à nommer : Tchen-Tsong s'écroula !

Une visite aux mei-fa et autres nouvelles

Les cent mandarins se lamentèrent ; le Ciel et la Terre une fois avisés, Tchen l'héritier, monta sur le trône et régna sous le titre de Jen-Tsong (1023-1063).

La troisième année de son règne, succédant à une terrible sécheresse, une nuée de sauterelles s'abattit sur la contrée de Tchen-Tcheou. Les cinq grains encore sur pied périrent. Le peuple mourait de faim ; le cœur de Jen-Tsong saigna ! Il désigna le Grand examinateur Pao-Tcheng à *la face d'airain* pour aller, à son lieu et place, acheter dans les autres districts du riz et d'en faire la distribution gratuite aux pauvres affamés.

L'ordre reçu, le ministre Pao se rendit dans les régions sinistrées. Après avoir distribué les vivres de première nécessité, il taxa le prix du riz et fit défense aux commerçants rapaces d'accaparer les grains. Il fut obéi, car une défense de Pao n'était pas un badinage !

Il sauva ainsi plus de cent mille existences. Le peuple reconnaissant chanta les louanges du Fils du Ciel. Tout danger écarté, l'intègre Pao rentra à la capitale.

Au retour, un jour que porté dans son palanquin, Pao passait près de la ville de Tchen-Tcheou, un subit tourbillon de vent enleva la coiffure du ministre. Les hommes de l'escorte coururent après ; l'ayant rendue à Pao, celui-ci fit immédiatement mander ses deux satellites dévoués : Tchang le Dragon et Tchao le Tigre.

Quel est cet édifice que j'aperçois là-bas ? demanda Pao.

— Grand homme ! C'est la pagode de l'enfer de l'Est.

— Arrêtons-nous y.

Les Solitaires taoïstes, seuls habitants de ce lieu, à l'annonce de cet ordre, sortirent pour recevoir Pao. Après avoir bu le thé de la bienvenue, il demanda aux solitaires :

— Y a-t-il, autour de votre pagode, de nombreux villages ?

Une visite aux mei-fa et autres nouvelles

— Il n'y pas de villages, Grand homme ! mais seulement quelques chaumières de cultivateurs espacées comme les étoiles au firmament par clair de lune.

— Avez-vous ouï dire qu'un fait extraordinaire se soit produit récemment dans les environs ?

— Grand homme qui êtes en haut ! nous n'avons rien appris, répondirent tous les solitaires à la fois.

Pao baissa la tête et appela Tchang et Tchao.

— Un tourbillon de vent m'a décoiffé, je vous charge d'en découvrir la cause ! Allez sur le pont de la ville de Tchen-Tcheou et écoutez les passants. Si vous avez vent d'une injustice ou de toute autre affaire mal nivelée, venez, de suite, m'en aviser.

Les satellites partirent ; chemin faisant le Dragon dit au Tigre :

— Frère, il m'est avis que le Grand homme se moque de nous ! On voit, en effet, tous les jours le vent décoiffer le premier venu. Que peut-il y avoir d'extraordinaire à cela ?... Sur un souffle de vent, il nous envoie en chasse ; c'est comme s'il nous envoyait enfoncer des clous dans l'espace... Or, qui enfonce des clous reçoit des coups de marteau sur les doigts !

— Frère, dit le Tigre, je crois plutôt que l'ancêtre Pao trouvant aujourd'hui la route trop longue, désire se reposer. Il veut se distraire à nos dépens. Allons tout simplement trouver le ti-pao (garde-champêtre) et confions lui le soin de nous trouver deux ou trois affaires oiseuses qui amuseront deux ou trois jours le Grand vieillard !

— Tu rêves, repartit le Dragon, tu parles de deux ou trois affaires, trouvons-en seulement une et allons-nous reposer !

Une visite aux mei-fa et autres nouvelles

C'est ainsi qu'en devisant ils poursuivaient leur route. Tout à coup, un tourbillon de vent emporta dans l'espace la coiffure de Tchao le Tigre.

Ballottée à droite et à gauche, elle montait et tournait à plaisir.

Furieux, les satellites se lancèrent à sa poursuite ; après une poursuite assez mouvementée, ils la virent tomber sur le pont dans les paniers qu'un jeune homme portait en balance sur l'épaule.

Déposant sa charge, le jeune homme assez étonné la prit. Tandis qu'il l'examinait, Tchang et Tchao, essoufflés, arrivaient.

Sans proférer la moindre parole, se concertant seulement du regard, ils s'élançèrent sur le jeune homme qu'ils empoignèrent rudement.

Celui-ci avala une forte peur !

— Pourquoi m'arrêtez-vous, moi homme de peu ?

— Jeune vaurien, répondit le Dragon furieux, tu as pour le moins tué père et mère et tu oses encore faire l'innocent. Allons, ouste ! Avoue ton crime.

Le jeune homme dont la figure avait la couleur de la glèbe, se jeta à leurs genoux :

— Grands Satellites ! Cessez ce badinage, je suis un honnête homme n'ayant jamais nui à quiconque vit ; laissez-moi aller en paix.

— Tu mens, mécréant ! cria Tchao le Tigre. Et puis, agneau ou loup, ce n'est pas notre affaire ; pour l'instant, tu vas aller rendre visite au Grand homme Pao-le-Ciel-Pur !

Ayant dit, les satellites, sans se préoccuper si trois fois six font dix-huit, poussèrent rudement le jeune homme droit devant eux.

Eux le poussant, lui reculant, ils arrivèrent ainsi à la pagode. De nombreux villageois, qui avaient assisté à cette arrestation qu'ils qualifiaient hautement d'arbitraire, suivirent les satellites. Certains d'entr'eux disaient :

Une visite aux mei-fa et autres nouvelles

— Ce jeune homme est Kouo-Hai-Cheou ; quoique pauvre, il gagne honnêtement sa vie, sa conduite est exemplaire. Il colporte des fruits et gagne ainsi quelque argent. Nous le tenons pour un modèle de piété filiale. Vous voulez faire mourir de faim sa vieille mère aveugle ?

D'autres criaient plus fort :

— Kouo-Hai-Cheou est l'innocence même ; puisque ces méchants sbires l'arrêtent, suivons-les et présentons-nous devant l'ancêtre Pao. Que nos biens et nos personnes lui servent de caution !

— C'est celà, allons-y tous ensemble !

Tchao et Tchang parvenus à la pagode de l'enfer de l'Est, conduisirent incontinent le jeune homme devant Pao.

— Quel est ton nom et celui de ton clan ? demanda Pao au jeune homme prosterné devant lui. Où habite ta famille, quel commerce fais-tu ? Parle sans ambages ou gare à toi !

— Votre indigne appartient au clan Kouo ; je me nomme Hai-Cheou, ma vieille mère aveugle habite dans un vieux four à poteries ; je vends des fruits et gagne ainsi quelques sapèques qui me permettent de la nourrir.

D'un regard, l'ancêtre Pao vit que ce jeune homme était honnête et que certainement il n'avait rien à se reprocher.

— Tchang et Tchao, pourquoi l'avez-vous arrêté demanda Pao au Tigre et au Dragon.

— Hier, répondit le Dragon, un tourbillon de vent a fait tomber la coiffure du Grand vieillard ; vous nous avez ordonné d'aller faire une enquête. Comme vos indignes allaient arriver au pont, un nouveau tourbillon plus fort que celui d'hier, a emporté la coiffure de Tchao le Tigre ; l'ayant suivie nous l'avons vue tomber près de Kouo-Hai-Cheou ici présent qui l'a ramassée. Nous avons vu clairement que le

Une visite aux mei-fa et autres nouvelles

Ciel le désignait ; nous l'avons arrêté aussitôt. Que le Grand homme décide !

« Voilà qui est extraordinaire, réfléchit Pao ; un vent subit me décoiffe ; il décoiffe de même le Tigre... Kouo-Hai-Cheou ramasse la coiffure... l'Innocence cependant apparaît sur ses traits... Qu'est-ce à dire ? »

Il en était là de ses réflexions lorsque les mandarins Wao-Tchao et Ma-Han préposés aux portes s'avancèrent et dirent :

— Grand homme, de nombreux gens des cent familles sont à la porte demandant à être introduits.

— Ouvrez les portes, ordonne le ministre.

Les villageois en grand nombre s'étant prosternés dirent

— Grand homme qui êtes en haut ! Nous sommé de grossiers cultivateurs ; Kouo-Hai-Cheou a été arrêté, c'est un homme de bien, dont la piété filiale est citée comme exemple dans la région ; il nourrit sa vieille mère aveugle. Nous vous prions, Grand vieillard, de lui rendre la liberté.

« À n'en pas douter, se dit Pao, ce jeune homme est innocent... Il jouit de l'estime générale... Les gens des cent familles répondent de lui... »

— Puisque vous m'affirmez que Kouo-Hai-Cheou est un enfant respectueux, je vous le remets.

Les cultivateurs, ayant remercié le ministre, se retirèrent ; Pao, faisant approcher Kouo-Hai-Cheou, lui dit :

— Mes satellites t'ont arrêté à tort ; continue à respecter ta vieille mère ; voici cinq onces d'argent qui t'aideront à l'entretenir. Va et reste toujours honnête.

Le peuple, assemblé aux portes de la pagode, s'exclama :

— En vérité, la renommée ne nous trompait pas, Pao-le-Ciel-Pur est un sage ministre !

Une visite aux mei-fa et autres nouvelles

Ces louanges n'étaient pas des mots vides de sens.

Kouo-Hai-Cheou fit un profond salut aux villageois, puis il reprit en hâte le chemin du vieux four pour aviser sa mère.

Après lui avoir raconté par le menu tout ce qui venait de lui arriver, sa mère lui demanda :

— Connais-tu le nom du magistrat devant qui tu as comparu ?

— J'ai entendu les villageois le nommer Pao-le-Ciel-Pur.

— Il se nomme Pao ? demanda vivement la mère

— C'est ainsi qu'on l'appelle, mère, pourquoi cette question ?

— Retourne vite à la pagode et dis à l'ancêtre Pao de venir me voir, j'ai quelque chose d'important à lui dire.

— Mère ! Vous voulez rire, comment pouvez-vous supposer que Pao, grand ministre de l'empire, va obéir à un ordre d'une vieille femme ? Et puis, dans ce misérable four, où le recevrons-nous ?

— Cesse toute discussion, mon fils, répète-lui textuellement ceci : ma mère a quelque chose de grave à vous dire, elle veut que vous veniez la voir.

Hai-Cheou que cet ordre maternel effrayait, ne bougeait pas.

— Oserais-tu désobéir à ta mère ? demanda celle-ci avec un air d'autorité que ne lui connaissait pas son fils.

Hai-Cheou partit la tête basse ; arrivé à la pagode, il s'adressa à Tchao et Tchang qui étaient encore furieux d'avoir perdu la face.

— Ta mère est folle, lui répondirent-ils ! Le Grand homme Pao est ministre d'empire, le sais-tu ? Il va aller, dare-dare, dans un vieux four rendre visite à une vieille folle qui l'invite ainsi sans cérémonies ! Retourne vite d'où tu viens et garde-toi de revenir ici chercher des coups !

— Nobles satellites ! Je vous prie d'aviser le Grand homme. Peut-être qu'il ne me fera pas grief d'obéir à ma mère. En

Une visite aux mei-fa et autres nouvelles

tout cas, c'est de grand cœur que j'accepterai la punition qu'il m'infligera.

Le Tigre et le Dragon remarquant l'air sincère de ce jeune homme qu'ils savaient maintenant être un modèle de piété filiale, consentirent, à la fin, à en référer au ministre.

Pao intrigué par l'étrangeté de la démarche, ordonna de préparer le cortège.

Kouo-Hai-Cheou courut à toutes jambes avertir sa mère.

— Mère ! Le Grand homme consent à venir. Faites votre cœur petit et n'allez pas nous attirer un malheur !

— Mon fils, apporte ici l'escabeau et conduis-moi m'y asseoir.

Quelques instants encore et le tam-tam signalant l'approche du ministre résonna.

Le grand palanquin de Pao n'était pas encore arrivé au four, que Tchao et Tchang y entraient en coup de vent :

— Que fais-tu là, vieille grand'mère ? Le Grand homme Pao vient, il est là, viens vite à la porte le recevoir.

— Qui que vous soyez, dites à Pao-Tcheng qu'il entre !

Tchang le Dragon et Tchao le Tigre, à ces mots, avalèrent une forte peur !

— Ou cette femme est folle ou gare à nous ! Nul au monde, hormis l'empereur, n'oserait appeler le Grand homme par son petit nom !

— Cessez de discourir, cria la vieille avec autorité, dites-lui d'entrer.

Les deux satellites sortirent et dirent au ministre avec l'intention d'exciter sa susceptibilité :

— Grand homme ! Cette femme vous dit d'entrer, elle veut vous parler.

Une visite aux mei-fa et autres nouvelles

Ces mots peu protocolaires étonnèrent fort l'ancêtre Pao ; mais étant un homme fort sensé, il ne se formalisa pas de ce manque de respect. Descendant de palanquin, il se baissa et entra dans le vieux four.

Il aperçut une vieille femme aveugle assise sur un escabeau, les mains appuyées sur un long bâton noueux, la tête haute regardant le vide.

— Vieille grand'mère, dit Pao, tu m'as fait mander ; me voici. Qu'as-tu à me dire ?

— Es-tu vraiment Pao-Tcheng ? interrogea la vieille.

Le ministre entendant son petit nom leva brusquement la tête ; calmant cependant sa colère il dit :

— Je suis Pao-Tcheng, que me veux-tu ?

— Si tu es Pao-Tcheng, viens ici près de moi.

Pao s'étant approché, la vieille femme se leva, regardant droit devant elle dans le vide, de ses mains tremblantes, elle cherchait dans l'espace. Ayant touché le ministre, elle palpa fébrilement quelque chose derrière le cou de Pao qui conserva le calme le plus absolu. Tout à coup elle s'écria :

— Ciel merci ! Voici Pao-Tcheng à la face d'airain. L'injustice, dont je suis depuis vingt ans la victime, va enfin être réparée ; les nuages obscurs vont se dissiper !

Ayant dit, elle se lamenta.

Le ministre, de plus en plus intrigué, se demandait comment allait finir cette étrange comédie, quand la vieille, cessant de se lamenter, dit à son fils :

— Hai-Cheou, apporte un escabeau et fais asseoir Pao-Tcheng.

— Puisque vous vous dites victime d'une injustice, parlez vite, grand'mère, dit Pao.

Une visite aux mei-fa et autres nouvelles

— Grand homme Pao ! Vous êtes, je le sais, un fidèle ministre. La renommée, qui trompe rarement, m'a appris que vous aviez redressé de nombreux torts dont souffraient les gens de peu ; voici devant vous une personne n'appartenant pas aux gens des cent familles ; je suis la dame Ly-Tcheng-Fei, impératrice du palais de l'Ouest, épouse de deuxième rang du défunt empereur !

Il y a vingt ans de cela, la dame Lieou, impératrice douairière actuelle, et moi conçûmes à la même époque. Le jour où le Fils du Ciel, Tchen Tsong, partit soumettre les Ki-Tan, je mis au monde un prince, tandis que la dame Lieou donnait le jour à une princesse.

Les partisans du clan des Lieou, qui étaient tous des traîtres, en furent vexés. À la majorité de mon fils, ils savaient que le pouvoir leur échapperait.

Ayant Kouo-Hoai à leur tête, ils formèrent un complot. Ils m'invitèrent à un repas. J'acceptai l'invitation ; pouvais-je deviner leurs intentions perverses ?

Aussitôt le festin terminé, je manifestai l'intention d'aller rejoindre mon fils ; la dame Lieou me dit que le petit prince dormait et qu'au réveil il me serait apporté au palais du Nuage de Jade.

Nul soupçon ne germa dans mon esprit. Rentrée au palais de l'Ouest, je demandai mon fils. Les caméristes me dirent que, sur l'ordre de la dame Lieou elles le laissaient dormir et qu'elles veillaient fort attentivement sur lui.

Je fus remplie de reconnaissance en apprenant que la dame Lieou avait tant d'égards pour cet enfant. J'attendis très longtemps, mon fils ne s'éveillait toujours pas ; soudain, j'eus un pressentiment, courant à la chambre où il reposait je m'approchai de sa couche et soulevai la couverture.

Je fus si effrayée de ce que j'en vis que je perdis connaissance.

Une visite aux mei-fa et autres nouvelles

Lorsque j'eus repris l'usage de mes sens, les caméristes m'apprirent que le prince héritier avait disparu sans laisser de traces.

Ce que j'avais vu sous les couvertures était le cadavre d'un renard !

Devinant tout, j'allais me donner la mort lorsque la camériste Kheou vint à moi. Les larmes aux yeux, elle m'apprit que la dame Lieou et Kouo-Hoai avaient enlevé le prince et, à sa place, avaient fait mettre le cadavre de ce renard. Le prince, me dit-elle, lui avait été confié pour le jeter, la nuit venue, dans l'étang aux Ondes Dorées ; que, ne pouvant se résoudre à commettre ce crime horrible, elle avait erré dans les allées du parc où elle avait rencontré l'eunuque Tchen-Lin à qui elle avait tout dévoilé et que celui-ci avait confié le prince au Huitième Sage.

Elle m'apprit aussi que cette femme, au cœur pervers, avait donné l'ordre d'incendier le palais où j'habitais. Elle pensait faire ainsi disparaître toute trace de son crime.

La camériste me remit un coupe-file en or devant lequel toute porte du palais s'ouvrait à toute heure de la nuit. Au moyen d'un déguisement, je pus ainsi sortir du palais.

Hélas ! Une fois dehors, nul chemin ne m'étant connu, je marchai toute la nuit droit devant moi. Le jour allait paraître quand, derrière moi, j'entendis une voix qui appelait ; la peur me saisit et je sentis que j'allais m'évanouir lorsque je vis une demeure dont la porte était entrebâillée.

Cette demeure appartenait à une famille du clan Kouo ; une veuve seule l'habitait ; c'était heureusement une femme honnête et charitable.

Elle me donna l'hospitalité.

M'interrogeant sur ma famille, craignant pour ma vie, je ne lui dis pas la vérité. Je lui confiai seulement que mon mari étant mort, mes

Une visite aux mei-fa et autres nouvelles

beaux parents, gens cupides, voulaient me remarier contre ma volonté et que, voulant être fidèle à la mémoire de mon époux, j'avais pris nuitamment la fuite.

Cette femme eut pitié de moi ; elle m'offrit une place à son foyer et dans son cœur. Nous vécûmes comme deux sœurs.

Son mari en mourant l'avait laissée enceinte ; cinq ou six mois après ma venue, elle mourut en donnant le jour à un enfant.

Je m'acquittai de ma dette en élevant son fils qui n'est autre que Kouo-Hai-Cheo ici présent...

Les pleurs et les gémissements de Kouo-Hai-Cheou interrompirent le récit de la dame Ly. Cet enfant respectueux apprenait à l'instant que cette femme misérable était impératrice, il apprenait aussi que celle qu'il avait appelé depuis sa naissance du doux nom de mère, ne lui avait pas donné le jour !

Le ministre Pao, que la colère saisissait déjà, fronçait ses sourcils.

La dame Ly continua :

— Vous savez, Noble ministre, que si le bonheur n'arrive pas par paire, le malheur, lui, ne vient jamais seul. Un jour le feu ayant pris chez un voisin il détruisit la demeure où j'avais reçu une si heureuse hospitalité. Je n'eus que le temps d'emporter cet enfant et il ne me resta ici-bas que mes yeux pour pleurer et mon cœur pour souffrir !

Je pleurai des larmes de sang, mes yeux se voilèrent, je devins aveugle.

Je mendiai pour nourrir cet enfant qu'heureusement le Ciel a fait respectueux et humble. Voilà vingt ans qu'il me croit sa mère ! À son tour il me nourrit. Si j'ai consenti à vivre si longtemps, ce n'est que pour obtenir le châtement des coupables. Il n'y a que quelques jours que j'ai appris la mort de l'empereur Tchen-Tsong, mon époux, et l'élévation au trône de mon fils.

Une visite aux mei-fa et autres nouvelles

Cette injustice, dont depuis vingt ans je souffre, Grand Pao !
Je la remets entre vos mains.

Ayant dit, l'impératrice Ly saisit les mains du ministre et éclata en sanglots.

L'ancêtre Pao se jeta aux genoux de Ly-Tchéng-Fei qu'il salua du titre d'impératrice douairière.

— Votre sujet, dit-il, est coupable. Je suis la cause de vos longs tourments. J'aurais dû scruter sérieusement le passé. Majesté ! ma faute est grande !

— Sage ministre, j'ai ouï dire que vous aviez au cou un os de forme extraordinaire ; c'est à ce signe que, tout à l'heure, je vous ai reconnu. C'est parce que je sais que votre esprit est juste et votre conduite intègre que j'ai osé vous dire la vérité.

Retournez à la capitale et faites un rapport au Fils du Ciel. Voyez l'empereur, mon fils ! Daignera-t-il me reconnaître ou osera-t-il me renier ? Si la piété filiale n'est pas morte en son cœur, apprenez-lui la vérité.

— Votre sujet, Majesté, va rentrer à la capitale et faire son rapport au Fils du Ciel. Je dois, cependant, vous faire remarquer que ces faits s'étant passés alors qu'il était en bas âge il les ignore. Si l'empereur ne veut ajouter foi à mes paroles, auriez-vous, Mère de l'empire, un signe qui enlèverait tout doute ?

— Ce signe existe, répondit l'impératrice Ly. L'enfant à qui j'ai donné le jour, portait dans la paume des mains des lignes rouges formant deux caractères. Ces caractères sont : Montagne et Fleuve.

Pao resta un instant indécis, puis s'étant levé, il fit une prostration à l'impératrice pour prendre congé et alla hâter son départ pour la Capitale.

Une visite aux mei-fa et autres nouvelles

Avant de quitter la pagode de l'enfer de l'Est, il convoqua les mandarins civils et militaires. Après leur avoir appris l'extraordinaire découverte qu'il venait de faire, il leur ordonna de veiller avec soin sur l'auguste personne. Cette nouvelle les plongea dans la stupeur. Ils préparèrent en toute hâte une riche demeure ; se procurèrent des habits de satin brodé, allèrent les offrir à l'impératrice et la prièrent de venir habiter à la ville.

Celle-ci dédaigna leurs présents et refusa de quitter son misérable four à poteries.

— Allez, leur dit-elle, ne vous occupez pas de moi ; accomplissez seulement les devoirs de votre charge et faites le bonheur du peuple.

Les mandarins insistèrent ; ce que voyant, l'impératrice leur parla d'autorité :

— Si j'ai souffert, cela ne vous est en rien imputable ; calmez vos alarmes ; quoique souffrant du froid dans ce four abandonné, voilà déjà vingt ans que je l'habite. Je ne veux pas changer de demeure. Tout ce que je vous permets, c'est de me donner des aliments deux fois par jour. Rien de plus ne m'est agréable. Allez, et ne vous occupez pas autrement de moi.

Les mandarins se retirèrent et, tous les jours, ils vinrent offrir respectueusement les repas du soir et du matin à l'impératrice.

Le lendemain de son arrivée à la capitale, le ministre Pao se présenta à l'audience. Après qu'il eût rendu compte de son mandat au Fils du Ciel et au moment où les ministres allaient se retirer, il sortit des rangs, s'avança devant l'empereur et dit :

— Majesté, vivez dix mille ans ! Votre sujet a un rapport secret à vous faire, ordonnez aux assistants de droite et de gauche de se retirer.

L'empereur donna immédiatement cet ordre. Lorsqu'ils furent seuls, le Fils du Ciel demanda :

Une visite aux mei-fa et autres nouvelles

— Sage ministre, qu'avez-vous à m'apprendre ?

Après s'être prosterné, Pao dit :

— Majesté, vous voilà parvenue au quatre-vingt-quinzième degré d'élévation, savez-vous de qui vous tenez ce corps sacré ?

— Mon corps, d'où il vient ? répondit l'empereur avec étonnement. Vous, mandarin de la cour, osez me faire pareille question ? Il me semble que vous ne devez pas l'ignorer ?

— Excusez, Majesté, ce manque de respect ; daignez seulement répondre à ma question.

L'empereur Jen-Tsong, connaissant la fidélité et l'intégrité farouche de Pao, ne se fâcha point mais répondit avec calme :

— Ma mère adoptive est la douairière Lieou ; celle qui m'a donné le jour est l'impératrice Ti. Voilà ce que tout l'empire sait ! Vous, ministre, l'ignoreriez-vous ?

— Majesté, pardonnez mon audace, d'après mes renseignements, vous n'êtes pas le fils de l'impératrice Ti. C'est une autre femme qui vous a donné le jour ; et cette femme, votre mère, souffre injustement depuis vingt ans. Elle vit dans un vieux four à poteries ! Moi, Pao, votre indigne sujet, peux redresser cette injustice. M'autorisez-vous à vous apprendre la vérité ?

— Tout autre que vous, Pao-Tcheng, serait sur l'heure livré au bourreau. Votre fidélité m'oblige à vous écouter jusqu'au bout. Parlez !

Pao raconta alors l'arrestation de Kouo-Hai-Cheou et la découverte de la dame Ly-Tchéng-Fei. Quand il eut tout dit, les larmes mouillaient les yeux du Dragon Céleste.

— Sage ministre, dites-moi ce que je dois faire.

— Majesté, faites comparaître l'eunuque Tchen-Lin et interrogeons-le en secret.

Une visite aux mei-fa et autres nouvelles

L'empereur ordonna que l'eunuque comparût sur l'heure. Pao fut prié d'assister à l'interrogatoire.

— Étant à peine né, dit le Fils du Ciel, au vieil eunuque, j'ai échappé, grâce à vous, à un grand danger ; d'où vient que vous ne m'en ayez rien dit ? Je connais tout, racontez-moi toutes les circonstances qui ont précédé et suivi ce crime.

Le vieil eunuque avait quatre-vingt-dix ans ; il vivait oublié dans un coin du palais. Lorsqu'il apprit que l'empereur le mandait, il pressentit que c'était au sujet du crime de la dame Lieou.

En entendant le Fils du Ciel lui ordonner de tout dire, il se jeta à genoux et, la voix tremblante, dit :

— Maître Saint ! Si votre esclave a jusqu'ici gardé ce lourd silence, ce n'est pas pour vous tromper, mais l'impératrice Lieou et son clan étant tout puissants ; dans votre intérêt, il ne convenait pas de parler inconsidérément. C'est pourquoi j'ai gardé ce terrible secret jusqu'à ce jour...

Comme la pluie au printemps, les larmes coulaient des yeux de l'eunuque. Jen-Tsong lui-même ne pouvait retenir les siennes. L'eunuque, après une longue pause, raconta par le menu le crime de la dame Lieou et de son âme damnée : Kouo-Hoai. Il dit ensuite comment il avait sauvé le prince et comment la camériste Kheou avait sauvé la dame Ly.

L'empereur, ne pouvant plus longtemps maîtriser sa douleur, éclata en sanglots. Pao à la face d'airain censura le Fils du Ciel :

— Majesté ! Conservez le calme si vous voulez que le secret ne transpire ; nul ne sait ce qui en résulterait !

— Sage ministre, que faut-il faire ?

— Que Votre Majesté interroge en secret la dame Ti. Lorsqu'elle vous aura dit la vérité, vous rendrez un édit ordonnant que Kouo-Hai me soit livré pour que je le juge. Votre Saint Char se rendra ensuite à la ville de Tchen-Tcheou

Une visite aux mei-fa et autres nouvelles

pour y recevoir la Mère de l'empire. Vous la reconduirez solennellement à la cour où votre piété filiale saura lui faire oublier les souffrances passées.

L'empereur fit donc comparaître l'impératrice Ti.

Celle-ci se rendit aussitôt à l'appel de celui qui, quelques instants auparavant, était encore son fils. À la première question de l'empereur, elle dit ce qu'elle savait.

Jen-Tsong, séance tenante, prit le pinceau qu'il trempa dans le vermillon et rédigea un édit ordonnant aux mandarins civils et militaires de préparer le cortège impérial. Tous reçurent l'ordre d'accompagner le Saint Char à la ville de Tchen-Tcheou où l'empereur allait se rendre pour recevoir l'impératrice douairière Ly.

Ce même édit donnait à Pao-Tcheng l'ordre d'arrêter le ministre Kouo-Hoai et de le juger.

Pao sortit aussitôt pour exécuter l'ordre. À ce moment même Kouo-Hoai s'entretenait avec l'impératrice Lieou.

Ordre fut donné aux soldats de la garde impériale de pénétrer dans les appartements réservés.

Lorsque les soldats parurent, l'impératrice que tant d'audace troublait, ordonna aux caméristes de fermer les portes ; le chef des gardes s'avança :

— C'est par ordre spécial de l'empereur que nous venons ici arrêter Kouo-Hoai.

— Sans mon ordre qui oserait pénétrer ici ? cria l'impératrice.

Le chef des Gardes s'arrêta interdit. L'Ancêtre Pao, qui était derrière lui, cria :

— Arrêtez le traître Kouo-Hoai !

Le chef des Gardes mit aussitôt la main sur le traître et l'emmena.

L'impératrice, bondissant de colère, s'écria :

— Qui es-tu, toi qui oses me braver ?

Une visite aux mei-fa et autres nouvelles

— Je suis Pao-Tcheng, sujet fidèle, répondit le ministre, avec son calme habituel, le crime commis contre Ly Tcheng-Fei est connu ; en arrêtant Kouo-Hoai, j'obéis aux ordres du Fils du Ciel qui, de ce crime, m'a institué le juge !

À ces mots, le cœur de la dame Lieou cessa de battre, elle tomba sans connaissance. Les caméristes l'emportèrent dans ses appartements.

Lorsqu'elle eut repris l'usage de ses sens, elle réfléchit :

« Après vingt ans, voilà que l'on retrouve les traces de ce crime... Ah ! dame Ly ! Je te croyais bien au pays des Neuf Sources !... Quelle face va être la mienne en paraissant devant le Fils du Ciel ?... Le soleil paraît, l'ombre s'en va, tout est clair et blanc... Le châtiment qui m'attend va être notifié à l'empereur défunt... Mourons avant ! » Congédiant aussitôt les caméristes, elle attacha une corde en soie rouge à une poutre et s'y pendit ! Grande fut la frayeur des caméristes lorsque, le lendemain, elles découvrirent le corps de la dame Lieou !

Kouo-Hoai arrêté, Pao le mit au secret dans la Grande geôle, puis il accompagna Jen-Tsong à la ville de Tchen-Tcheou.

Le cortège allait arriver à la ville ; le Fils du Ciel envoya Pao avertir l'impératrice.

Le ministre, suivi de ses deux fidèles, le Dragon et le Tigre, se rendit au vieux four dont il vit l'entrée pavoisée de satin jaune. Y pénétrant, il se prosterna devant l'impératrice et dit :

— Majesté ! J'ai fait mon rapport au trône ; le Fils du Ciel, votre fils arrive ; je vous prie, noble dame, d'enlever ces haillons qui couvrent votre auguste corps.

— Ces habits, répondit l'aveugle, quoique grossiers, me sont chers, car ils me viennent des sueurs de mon fils adoptif ; il convient que l'empereur voie de ses yeux l'état où sa mère se trouve depuis vingt ans.

Le ministre, approuvant au fond du cœur cette décision, n'insista plus.

Une visite aux mei-fa et autres nouvelles

Bientôt les instruments musicaux résonnèrent ; Pao sortit pour recevoir l'empereur qu'il introduisit dans le four. À la vue de sa mère, revêtue d'habits grossiers et déchirés, la chevelure en désordre, la face amaigrie, Jen-Tsong ne put retenir ses larmes.

— Mère de l'empire, s'écria-t-il, pardonnez-moi !

— La dame Ly, assise sur un escabeau, les mains appuyées sur un long bâton, porta ses regards éteints à droite et à gauche puis les fixant dans l'espace, elle dit :

— Mon fils ! Voici qu'enfin le Ciel a eu pitié de moi. Est-ce la réalité ou seulement un rêve semblable à ceux qui, bien souvent, ont troublé mes nuits ?

La dame Ly entonna les lamentations ; l'empereur, se jetant à genoux, saisit les mains amaigries de sa mère et laissa sa tête de Dragon se reposer sur ses genoux. D'amères larmes coulaient de ses yeux !

Pao et Kouo-Hai-Cheou, à genoux à côté d'eux, pleuraient sincèrement.

Cette scène dura fort longtemps. L'ancêtre Pao se releva le premier pour soutenir l'empereur. Quand il eut calmé la douleur de la mère et du fils, il introduisit les caméristes amenées de la capitale. Celles-ci aidèrent l'impératrice à quitter ses haillons et à revêtir les habits de son rang apportés par elles.

Lorsqu'elle fut parée, elle appela Jen-Tsong et Kouo-Hai-Cheou près d'elle.

— Fils du Ciel, dit-elle, voici près de vous mon fils adoptif Kouo-Hai-Cheou ; sans lui, votre mère serait depuis longtemps descendue au pays des Neuf Sources Jaunes ; gardez-vous de l'oublier.

Jen-Tsong, se tournant vers Hai-Cheou, le remercia. Puis le cortège se forma à nouveau et ils prirent tous le chemin de la capitale acclamés par le peuple accouru.

Une visite aux mei-fa et autres nouvelles

À la capitale, l'impératrice fut conduite à son palais où l'attendaient les eunuques préposés à son service.

Après que ceux-ci l'eurent saluée, ils se prosternèrent devant l'empereur et lui dirent :

— Le jour même où votre Saint Char a quitté le palais, la dame Lieou s'est donné volontairement la mort.

À cette nouvelle, l'empereur ne proféra aucune parole, mais il fit paraître un édit dégradant la dame Lieou et ordonnant que les cérémonies des funérailles fussent celles des concubines du dernier rang. Il fit défense de déposer le corps dans les mausolées impériaux.

À cette nouvelle, l'impératrice Ly se fit conduire devant son fils et lui dit :

— La dame Lieou, il est vrai, a voulu nuire à votre mère ; heureusement le Ciel a contrarié ses desseins ! N'oubliez pas, mon fils, qu'elle a reconnu sa faute en se donnant la mort ; soyez clément ! Permettez que ses funérailles soient celles que les rites ont fixées pour les impératrices.

— Ce n'est pas à cause du mal qu'elle vous a fait, ma mère, que je la prive des honneurs posthumes ; c'est parce qu'elle a trompé l'empereur défunt. Je ne puis lui faire grâce. Si je laissais pénétrer ses restes dans le mausolée impérial, je laisserai profaner les restes de l'empereur, son mari.

L'impératrice Ly poussa un profond soupir et se retira.

Le lendemain, l'empereur tint cour plénière. Les cent mandarins civils et militaires lui offrirent leurs vœux. Le Fils du Ciel amnistia solennellement tout l'empire et dispensa d'impôt durant dix ans le territoire de Tchen-Tcheou.

Le sage ministre Pao à la figure de fer, fut promu au grade supérieur. L'eunuque Tchen-Lin reçut une riche récompense. Kouo-Hai-Cheou fut fait prince de l'empire.

Une visite aux mei-fa et autres nouvelles

Après l'exécution du ministre félon Kouo-Hoai, les restes de la camériste Kheou furent exhumés et enterrés avec le cérémonial des concubines impériales.

Les gens des cent familles louèrent le Fils du Ciel qui distribuât, aussi impartialement, les récompenses et les châtements.

Cet acte de justice accompli, tous étaient dans la joie.

Seul le Fils du Ciel, à la vue de sa mère aveugle, restait triste. Nuit et jour les larmes coulaient de ses yeux. Tous les jours il sacrifiait au Ciel, puis il venait respectueusement lécher les yeux de sa mère !

Le Ciel prit enfin pitié de la douleur de ce fils pieux jusqu'à l'héroïsme.

Après quelques mois, la vue fut rendue à la vieille impératrice.

Tout l'empire loua la piété filiale de Jen-Tsong qui, par son héroïsme, avait forcé les décisions célestes. Le dévouement de l'eunuque Tchen-Lin fut moins exalté que la piété filiale du Fils du Ciel Jen-Tsong !

Saïgon, le 28 novembre 1924.

@

ITINÉRAIRE & CÉRÉMONIAL

suivis par les ambassadeurs du royaume d'Annam
lors de l'offrande tributaire à la cour de Chine, en 1755

Extrait du recueil intitulé 聽雨軒筆記 Ting-Yu-Kang-Pi-Ki
(ou Mémoires de la Balustrade d'où l'on écoute tomber la pluie) ¹

@

Le royaume d'Annam comprend les territoires habités par les anciens Yuéh-Chang ou *vêtements qui dépassent*. Avant la dynastie des Tang (618 ap. J.-C.), ce pays faisait partie de la Chine. À l'époque des cinq dynasties (907-960) il s'en sépara. Au début des Ming (1368), Tchang-Pou, duc resplendissant du royaume, le pacifia à trois reprises et en fit la province des Kiao-Tche, qui comprenait dix-sept fu (préfectures) et deux cent quarante hien (sous-préfectures).

Durant la période Suen-té (1426) des Ming, le gouverneur militaire, homme rapace, s'aliéna le cœur du peuple qui se révolta. Après plusieurs combats, il intervint un arrangement. L'Annam se reconnut à nouveau vassal de la Chine. Tous les trois ans, le prince d'Annam devait envoyer un tribut à l'empereur. Puis, à cause de l'éloignement, il fut convenu que ce tribut ne serait envoyé que tous les cinq ans.

L'époque de l'envoi du tribut étant arrivée, la cour d'Annam envoyait un message au vice-roi du Koang-Si annonçant le départ probable de l'ambassade ; quand le jour exact de son entrée sur le territoire chinois était connu, le général en chef annamite de la préfecture de Wen-joen-tcheou 交洲州 envoyait une dépêche au gouverneur et au préfet des frontières chinoises.

Au reçu de cette nouvelle, le gouverneur civil chinois et le gouverneur militaire de la rive gauche du Si-Kiang au Koang-Si, se rendaient à Tai-p'ing-fu 太平府, afin d'ouvrir les portes de la passe à l'ambassade.

¹ Bulletin de la Société d'Études Indochinoises, Saïgon, 1921, pages 5-12.

Une visite aux mei-fa et autres nouvelles

Cette passe était celle de Nam-Koang située dans une gorge fort étroite du territoire de Ping-siang-to-tcheou 憑祥土州.

Une porte monumentale la fermait ; c'est là que finissait le royaume d'Annam.

Devant cette porte se trouve une colline sur laquelle, sous la dynastie des Han, le général Ma-Yuen, surnommé Fu-Po (dompteur des vagues), planta la fameuse colonne en cuivre qui, actuellement, existe encore ; elle dépasse le sol de cinq pieds et quelques pouces.

Lorsque Ma-Yuen la planta en 41 ap. J.-C., il fit l'imprécation suivante : « Le jour où cette colonne sera détruite, que les Kiao-Tche soient anéantis ! » C'est pourquoi les Annamites en buttent avec soin le pied craignant que l'imprécation du Général Ma-Yuen ne se réalise.

Cette colline se trouve à l'extérieur de la passe sur le territoire annamite ; à l'intérieur, sur le territoire chinois, au pied de la montagne, se trouve le fort de Tchao-Té.

Quand le gouverneur civil et le commandant militaire chinois arrivent à cette passe, une tente jaune est plantée sur le terrassement du fort ; leurs troupes sont rangées à droite et à gauche de l'entrée de la tente.

L'ambassade annamite arrivant à la porte, un officier militaire faisant partie de l'escorte se présente pour demander la clef de la porte monumentale. Cette clef, aussi grosse que la cuisse d'un homme, a plus de quatre pieds de haut !

À ce moment, les troupes agitent les étendards ; le canon tonne ; les instruments de musique résonnent et la porte est ouverte.

L'interprète officiel conduit les ambassadeurs et leur suite ; ils défilent tous, sous la porte, comme des poissons embrochés. Arrivés au remblai Tchao-Té, ils font trois prostrations et trois *ko-teou* à chacune d'elles.

Une visite aux mei-fa et autres nouvelles

Ce n'est qu'après cette formalité que ceux-ci sont admis sous la tente où ils offrent leurs compliments à chaque mandarin civil et militaire.

Le gouverneur civil et le commandant chinois examinent la lettre royale accréditant les ambassadeurs qu'ils examinent avec soin. Ils passent ensuite en revue leur suite et les objets composant le tribut. Parmi les personnes formant l'escorte, on en choisit une centaine pour les accompagner jusqu'à la capitale chinoise, les autres membres de l'escorte sont renvoyés en Annam. Avant de retourner, ils sont conviés à un festin où le vin et les victuailles ne sont pas comptés : ils reçoivent un cadeau en espèces avant de rentrer en Annam. En se retirant, ils peuvent emporter avec eux la quantité de marchandises qu'il leur plaît sans acquitter des droits. Seules les armes sont prohibées.

La passe est refermée sur eux ; la clef monumentale est remportée. Les ambassadeurs suivent le gouverneur civil et le commandant militaire jusqu'à la ville de Tai-p'ing-fu où ils pénètrent tous ensemble en grande pompe.

Ils s'embarquent ensuite sur les jonques du Si-Kiang, descendent par Nam-ning et Ou-tcheou puis remontent vers la capitale provinciale du Koang-Si Koei-Lim, pour rendre visite aux autorités provinciales.

Le vice-roi du Koang-Si et le gouverneur militaire examinent les lettres de créance et les objets qui composent le tribut. On convie ensuite les ambassadeurs et leur suite à un festin. Le vice-roi et le gouverneur militaire désignent chacun un colonel pour les accompagner.

L'ambassade part enfin pour la Capitale ; après être sortie des frontières de la province, elle s'embarque sur le Yang-Tse et traverse les provinces du Fu-Koang, Kiang-Si et Kiang-Nan. Entrant par la passe de Koua-tcheou, elle traverse le Shang-Tong, le Tché-Ly et arrive à Tong-tcheou. C'est là que tous débarquent ; puis, prenant la voie de terre, ils se rendent à la Capitale.

Une visite aux mei-fa et autres nouvelles

À l'audience impériale, des cadeaux leur sont offerts ; prenant ensuite congé de la cour, ils retournent en Annam par la même voie qu'ils ont suivie à l'arrivée.

Parvenus au Koang-Si, le préfet de Tai-p'ing-fu, et le lieutenant général en second les reconduisent à la passe de Nam-Koang.

Lorsque les ambassadeurs arrivent au fort de Tchao-Té, ils se prosternent à nouveau en signe de remerciement. La porte est ouverte aussitôt et ils rentrent en Annam. La cour d'Annam a eu soin d'envoyer une escorte qui attend à l'extérieur de la passe. Le cortège s'ébranle aussitôt et prend le chemin de Hué. Le préfet et le lieutenant général ferment la passe et emportent la grosse clef qui est déposée dans la salle du trésor du gouverneur civil de la rive gauche du Si-Kiang.

Voilà raconté ce que j'ai appris au sujet de cette ambassade, quand je me trouvais au Koang-Si.

En 1755, époque Kien-Long, l'année Ik-Hai, je me trouvais en visite chez mon ami le préfet de Koei-Lim, Shang-se-Keng. Justement l'ambassadeur d'Annam revenait de la Capitale. J'ai pu me rendre compte moi-même du cérémonial observé.

Lorsque la jonque arriva à la porte de l'Est, elle jeta l'ancre près du kiosque Tchan-Ngen. Les autorités civiles et militaires vinrent les recevoir ; les troupes formaient la haie ; les autorités offrirent l'encens au kiosque. Comme la nuit approchait, les ambassadeurs ne furent pas introduits dans la ville ; le lendemain, l'interprète alla les chercher, ceux-ci se rendirent dans les divers mandarinats faire des visites.

Le chef de l'ambassade se nommait : Ou-kim-Lin 武欽麟, c'est un lettré qui a été reçu premier (tchoang-yuen) au dernier examen de l'académie d'Annam. Il remplit actuellement la charge de Si-Lang (assistant) au ministère des Rites.

Le second était un académicien du nom de Tao-tsoen Lan 陶春蘭.

Le troisième était un assistant de ministère ; il se nommait : Ou-tcheng-Tsao 武陳紹.

Une visite aux mei-fa et autres nouvelles

Deux interprètes les accompagnaient ; ils appartenaient tous les deux au clan de Yuen 阮.

Leur carte de visite portait simplement : Du royaume d'Annam l'assistant un tel ; leur grade n'était pas énoncé.

Ces Annamites étaient coiffés d'un bonnet de coton et habillés d'une longue robe rouge dont la forme ressemble en tous points au costume des Chinois de l'époque des Ming. Seule la coiffure diffère : elle a deux larges ailes et est plus élevée ; à leurs pieds ils avaient des chaussures qui ont un pied et quelque de long. Ces chaussures n'ont pas d'empesne ; ils marchent en traînant la savate. On dirait des moitiés de souliers !

L'ambassadeur se présenta au palais du préfet pour lui rendre visite. Le vieillard Shang ne le reçut pas lui-même, il lui fit seulement transmettre ses remerciements par son majordome. Le lendemain, l'ancêtre Shang lui fit remettre sa carte de visite ; le maître des cérémonies du palais du préfet nous montra la carte de visite spéciale qui fut remise ; c'était une feuille double de papier vermillon enfermée dans une enveloppe ; sur l'un des côtés était écrit en gros caractères : Shang-se-Keng, préfet de Koei-Lin au Koang Si, du titre de : Tchong-iang-tai-fu, vous salue. (L'ancêtre Shang était dignitaire du quatrième degré, voilà pourquoi il se donne le titre de Tchong-iang-tai-fu).

Je m'informai afin de savoir si, anciennement, les autres préfets avaient agi ainsi ; le directeur du bureau des Rites me montra le dossier de leur précédent passage dans la province ; dans ces dossiers, se trouvaient, en effet, les noms et qualités des préfets. Après la remise de la carte de visite du préfet, le chef vint lui-même remercier ; il repartit à pied.

Le lendemain, le vice-roi invita les Annamites à dîner. Voici le cérémonial qui fut observé :

La veille, les deux colonels, qui avaient accompagné l'ambassade à Pékin, allèrent lui transmettre l'invitation. Les ambassadeurs étaient toujours sur leurs jonques. Le lendemain, on alla les chercher en

Une visite aux mei-fa et autres nouvelles

grande pompe. Depuis le palais du vice-roi jusqu'à la jonque, les soldats, revêtus de leurs habits de gala, formaient la haie.

Le vice-roi était assis sur son siège ; le gouverneur, le préfet, et le sous-préfet de la ville vinrent à la salle d'audience où ils se placèrent suivant leur rang.

L'interprète précédait les ambassadeurs ; quand ceux-ci arrivèrent à la porte de l'Est de la salle d'audience, l'interprète proclama leurs noms.

Le vice-roi leur fit répondre ; Tchîn (on vous invite). Toute l'assistance répéta l'invitation à haute voix ; cet appel résonna comme un roulement de tonnerre.

Les ambassadeurs entrèrent ; arrivés au bas des degrés de la salle d'audience, ils firent trois prostrations en frappant le sol de leur front (*ko-teou*).

Ils se relevèrent ensuite ; le vice-roi s'assit à la place d'honneur, tandis que les autres mandarins formaient deux ailes à droite et à gauche de son siège.

On étendit à terre une natte pour chaque invité ; les mandarins annamites et les interprètes occupaient cinq tables qui étaient placées à l'extrémité du cercle occupé par les Chinois. Ces tables étaient très basses, les Annamites étaient assis sur des nattes placées sur le sol autour de ces tables.

On servit le vin et les victuailles ; durant le repas, une douce musique se fit entendre. Le repas fini, les interprètes les reconduisirent ; avant de se retirer, ils firent, comme à l'arrivée, trois prostrations en signe de remerciement. Ils sortirent par la porte de l'Est de la salle. Chaque invité en fit autant. Les troupes à pied et à cheval formaient le cortège.

Il est d'usage que l'ambassade à son retour peut emporter avec elle ce qui lui fait plaisir à l'exception des armes. Ces marchandises sont exemptes de toute taxe douanière et de tout examen des agents du fisc.

Une visite aux mei-fa et autres nouvelles

Lorsque leurs jonques passent le pont de bateaux de la Capitale du Koang-Si, le préfet examine ce qu'elles contiennent.

Les Annamites, à ce moment, présentèrent une liste contenant le nom et le prix d'achat des livres qu'ils emportaient. Cette liste fut soumise au préfet. Cet officier ayant rencontré sur cette liste des ouvrages défendus, il fit un rapport au vice-roi qui ordonna de retenir ces volumes. Les livres défendus furent saisis ; on rendit aux ambassadeurs le prix d'achat marqué sur la liste.

Les romans, les récits de faits extraordinaires sont compris parmi les livres interdits.

Le jour du départ étant arrivé, les ambassadeurs firent leur visite d'adieu à chaque mandarinat. Les officiers chinois leur firent offrir des cadeaux de joyeux départ. Le préfet avait fait édifier un hangar sur le pont de jonques ; il s'y rendit suivi du personnel de son ya-men pour leur ouvrir l'estacade.

À cet endroit, en effet, la rivière est très large et le courant excessivement rapide ; on a installé un pont de barques. Elles sont au nombre de quatre-vingts et quelques accouplées deux à deux et retenues par deux longues chaînes arrimées aux deux extrémités à des colonnes en pierre.

Le tablier de ce pont est constitué par des planches sur lesquelles les voyageurs franchissent la rivière. Comme les jonques ne pourraient passer, deux fois par jour, aux heures tchéng (de 7 h à 9 h) et chen (3 h à 5 h), on détache les chaînes pour livrer passage aux jonques qui montent ou descendent. À ce moment, les marchandises qui se trouvent sur ces jonques sont examinées et le droit de péage acquitté. Cette opération se nomme « doubler la passe ». Le préfet ayant la haute main sur cette passe, il vient lui-même pour l'ouvrir aux ambassadeurs. Il les accompagne ensuite jusqu'à leur sortie de la préfecture.

Quelque temps après, j'appris que ces trois ambassadeurs étaient des hommes fort savants et de très habiles poètes. Durant leur voyage

Une visite aux mei-fa et autres nouvelles

de Tai-p'ing-fu où les accompagna l'ancêtre Shang après leur avoir ouvert la passe, ils lui parlèrent en langage rimé ; le noble Shang qui était docteur renommé et membre de l'Académie des Han-Lin leur répondit de même. Ces vers sont contenus dans le recueil de Maître Tsai.

Maîtres Hon-fu-Long, dans son livre, relate beaucoup de choses anciennes sur le royaume d'Annam. Tout ce qu'il dit est digne de foi, car ce qu'il écrit il l'a vu.

@